

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'ÉTRANGER
Un an..... 64 fr.	Un an..... 66 fr.
Six mois..... 32 fr.	Six mois..... 46 fr.
Trois mois..... 16 fr.	Trois mois..... 23 fr.
Chèque postal Feraud 586-65	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

L'HORRIBLE CRIME BOLCHEVISTE

Travailleurs, réagirez-vous ?

ASSASSINS !

Après la tuerie

DES ORGANISATIONS manifestent leur indignation

La hantise des mauvaises actions accomplies pousse les canailles à commettre l'identique et stupide lâcheté : accuser de leur propre crime les compagnons mêmes de leurs victimes, assassiner une seconde fois en tentant d'annuler jusqu'à la mémoire après avoir supprimé la vie.

Ce fut le procédé employé par la Préfecture de police devant le cadavre de Bérédia. Les flics essayèrent de faire passer pour un « jaune » le brave gars du Bâtiment et prétendirent qu'il était mort sous les coups des révolutionnaires.

Au lendemain des révélations du Libertaire sur la fin tragique du petit Philippe, Léon Daudet ne trouva rien de mieux que d'accuser les anarchistes de la mort de son enfant, en réalité, assassiné par l'immense Autorité dont les gens d'Action Française sont parmi les plus fermes soutiens.

Et maintenant c'est au tour des bourgeois bolchevistes d'user du même cynisme stratagème.

Avant-hier soir, vingt des nôtres sont tombés sous les balles des centurions de Moscou. Trois anarchistes sont morts par ordre de l'ex-capitaine d'armée française, Albert Treint, promu aujourd'hui au grade d'officier supérieur de l'Armée rouge. Nos compagnons ont été rejoints par les assassins de Cronstadt parmi les ombres qui devraient hanter le sommeil des Lénine, des Trotsky, des Souvarine et des Cachin. Et celui qui a ordonné cette tuerie, le boucher galonné, le Galiffet moscovite, Albert Treint lui-même a la triste audace d'écrire que les coups de revolver partirent du groupe des anarchistes. Il peut parler de « camarades » morts comme si les assassinés étaient du côté des bolchevistes. Il a le front d'écrire que la tuerie est l'œuvre « d'agents provocateurs » glissés parmi nos rangs, et que nous avons « le devoir impérieux d'épurer nos milieux ».

Monstrueuse hypocrisie. Lissons-nous l'Action Française ou l'Humanité ? Était-ce signé Daudet ou Treint ? Ah ! ils s'étaient chargés déjà de l'épuration selon des méthodes qui leur sont recommandées par Moscou, l'épuration à coups de revolvers en pleine masse ouvrière, dans ce tas prolétarien qu'il faut bien dompter pour mieux exercer sur lui la dictature. Et ils osent parler d'agents provocateurs parmi les minoritaires syndicalistes, quand, selon les victimes mêmes de l'inqualifiable agression, c'est sur un geste de Treint que les Tchekistes ont tiré.

« Un crime contre le Proletariat » et c'est signé Albert Treint. Oui la signature est exacte. Mais il faut y ajouter celle de tous les dirigeants du Parti communiste. Il ne faut pas oublier non plus la signature de Monmousseau. Ce sont bien là les agents provocateurs du crime de la Grange-aux-Belles, les agents soudoyés du gouvernement de Moscou qui leur a envoyé de nouvelles instructions pour la manière forte — à la mode de Cronstadt.

Les anarchistes n'accuseront jamais personne devant aucune justice. Ils ne veulent pas faciliter le travail du juge d'instruction chargé de l'enquête. Mais tout de même, pris entre les représentants de deux autorités aussi criminelles l'une que l'autre, ils n'entendent pas plus être les victimes de la loi nouvelle que de la loi ancienne. Et ils sauront bien en appeler à la conscience du prolétariat pour dénoncer ses pires ennemis : les politiciens qui font se massacrer les ouvriers entre eux.

L'Union Anarchiste et Le Libertaire avaient eu à cœur de ne pas intervenir directement dans le conflit qui mettait aux prises le Parti communiste et les syndicalistes de la Seine. Nous avions eu le scrupule de nous mêler, en tant que groupement philosophique, à la revendication d'ordre prolétarien qui animait les organisations de la minorité syndicale contre les politiciens entrés en cambrioleurs à la Grange-aux-Belles.

Nous nous étions contentés de dire notre pensée en tant que travailleurs syndiqués, et de reproduire les protestations et appels des syndicats intéressés.

Mais, encouragés par le Bureau confédéral de la C. G. T. U., les bolcheviks ont voulu avoir le dernier mot et rester maîtres du terrain syndical. Ils n'y sont parvenus qu'en passant sur les corps de trois compagnons.

Nous ne sommes pas de ceux qui méprisent ou craignent la violence, et bien souvent les anarchistes la manifestèrent contre les défenseurs de l'Autorité ou sur la personne des chefs d'Etats ou de partis.

Les « communistes », eux, font profession de ne pas approuver l'acte individuel. Mais vendredi soir, ils ont manifesté leur manière de comprendre l'acte de violence : pour se justifier il doit s'exercer anonymement, lâchement sur la peau des prolétaires.

Ah ! certes, depuis quarante ans, il nous est arrivé à nous aussi de « chambouler » des meetings et des réunions électorales — et les anarchistes y ont reçu et pris quelques horions. Mais jamais, jamais ils n'ont commis la triste lâcheté de tirer dans les masses populaires. Car ce ne sont pas les prolétaires, leurs frères en misère tragique, qu'ils rendent responsables de la canaillerie des chefs politiciens qui les mènent.

Et maintenant ?

Maintenant nous ne ferons pas le plaisir aux assassins de déclencher le fascisme ouvrier qu'ils souhaitent, et qu'ils espèrent provoquer par leur tuerie de la Grange-aux-Belles.

C'est aux dictateurs que nous nous adressons, aux élèves de Moscou, qui s'imaginent élever ici à la hauteur d'une institution, leurs méthodes d'assassinat. Aux Treint, aux Cachin, aux Tommasi, aux Souvarine, aux Rosmer, nous le proclamons hautement : « Vous ne parlerez plus dans une salle ouvrière ! Vous n'empoisonnerez plus le prolétariat de vos sophismes pseudo-révolutionnaires ! Vous êtes des assassins ! »

Assassins ! Assassins ! sera le cri qui vous répondra, à chaque fois que vous prétendrez élever la voix !

LE LIBERTAIRE.

Pour répondre aux calomnies de « l'Humanité »

L'Humanité d'hier accuse les anarchistes d'avoir tiré les coups de revolver.

Pour mettre les choses au point, et rétablir la vérité, démentée par l'organe bolcheviste, nous allons faire connaître publiquement l'incident dont nous avons été témoins :

Au moment de panique, nous avons entendu un jeune homme d'une vingtaine d'années lancer cet ordre : « Allons les gardes rouges, sortez vos revolvers ! »

Nous étions dans la cour quand cet énergumène vint, tout près de nous, pousser son cri de combat. Nous l'avons quelque peu secouru en lui demandant s'il ne jugeait pas qu'il y avait assez de cadavres.

Cela est l'expression entière de la vérité.

Louise HEUCHEL, MASSOT.

Les responsables

On accuse la minorité d'être responsable des assassinats d'hier.

Après les premiers incidents — où trois camarades furent blessés — nous demandâmes, en vain d'ailleurs, que le bureau de l'Union lève la séance.

Nous pensions que le sang ouvrier avait déjà trop coulé.

Ce ne fut pas l'avis de nos bons majoritaires, entre autres de Pichon, du Bijou, membre de la C. E. confédérale, que nous entendîmes dire ceci :

« Il faut coûte que coûte que ce meeting continue ; il faut créer un précédent, donner un exemple ; de cette façon, quand nous voudrions recommencer un meeting comme celui-ci, nous serons tranquilles ! Le précédent est créé, Pichon ! Pensez-vous remettre ça de sitôt ? »

Marguerite PASCOUAU, Louise HEUCHEL.

La « Liberté » défend « l'Humanité »

La Liberté, qui se fait le porte-parole des communistes, défend dans son numéro d'hier soir les gens de l'Humanité et entretient ses lecteurs d'un guet-apens organisé par les anarchistes.

Alloïer, un des dirigeants des Jeunes-Communistes, qui fut frappé à coups de pied, aurait confirmé que les coups de feu « partirent en même temps, comme à un signal convenu, et étaient dirigés contre les chefs du parti ».

Des coups de pied ? Il aurait sans doute fallu jeter des fleurs à ceux qui venaient de tuer les nôtres ! Quant aux coups de feu, ils étaient tellement dirigés contre les chefs communistes que tous les morts sont de notre côté.

Allez, vous pouvez baver et essayer de vous disculper. Votre culpabilité est trop flagrante pour faire endosser aux anarchistes les conséquences de votre œuvre.

Lâches !

Leur forfait accompli, il importait peu aux crétins de l'Humanité de savoir ce qu'étaient devenus les victimes du guet-apens. Il a fallu, ainsi que l'avoue cyniquement le journal de Moscou, que ce soit la préfecture de police qui, à une heure et quart du matin, lui apprenne la mort de deux de nos camarades.

Ils n'ont même pas eu le triste courage de s'informer eux-mêmes du résultat de leur crime.

Les lâches !

« Un crime contre le Proletariat »

Devant les victimes baignées de sang, Albert Treint, ancien capitaine de l'Armée française, officier en service à l'Armée rouge, est satisfait.

Il est heureux de constater que trois mille prolétaires s'étaient réunis à la Grange-aux-Belles pour écouter le sinistre pantin Cachin, qui a déjà sur la conscience le crime de tous les soldats morts au dernier carnage.

Le Parti, dit-il en concluant, appelle le prolétariat à s'organiser plus fortement que jamais contre tous ceux, quels qu'ils soient, qui tournent leurs armes vers les ouvriers dressés contre le capitalisme.

Oui, il s'organisera, le prolétariat, contre ses assassins, contre le capitaine Treint et toutes les canailles qui évoluent autour de lui, et il ne permettra plus aux soudards, qui ont bien mérité leurs galons, de prendre pour cible les meilleurs d'entre nous.

Où sont les provocateurs ?

Le Libertaire, se refusant à toute attitude provocante, n'avait pas convié ses amis au meeting politique de la Grange-aux-Belles.

Il s'était contenté d'insérer la communication qui lui était parvenue, émanant de la minorité syndicale, régulièrement constituée.

L'Humanité ment lorsqu'elle prétend que ce sont les anarchistes qui ont provoqué l'horrible crime. Les provocations, il faut les chercher dans la Vie Ouvrière de cette semaine, qui prétend, dans un de ses échos, que le parti communiste a parfaitement raison de s'occuper du mouvement syndical, et de tout ce qui s'y attache. Les provocateurs, ce sont les dirigeants de la C. G. T. U., vendus à Moscou, qui, depuis un an, ont livré, pieds et poings liés, le syndicalisme aux politiciens de Moscou.

Les provocateurs, ce sont tous les politiciens véreux qui ont voulu accaparer le mouvement syndical pour des fins intéressées et contre la classe ouvrière.

Qui a tiré ?

Il est facile, en allant à la Grange-aux-Belles, de se rendre compte par qui ont été tirées les balles meurtrières.

Treint prétend dans son ignoble papier, pondu une heure après le drame, que les coups de revolver furent tirés du « petit groupe anarchiste » qui se trouvait à gauche dans la salle.

Or, sur ce même mur de gauche, il est facile de remarquer les traces laissées par les projectiles. C'est donc bien dans la direction des minoritaires que furent tirés les coups de feu.

Et puis, à quoi bon discuter ! Deux des nôtres sont morts, deux autres sont mourants, les blessés sont de notre côté. Alors ? Ce sont les minoritaires qui sont les criminels ? Vous ne sortirez pas de la confusion dans laquelle vous vous mettez.

Vous avez demandé à la garde rouge de donner ? Elle a donné. Vous voilà satisfaits.

Le Syndicat unique du Bâtiment

Les syndicalistes sont assassinés dans leur maison.

L'Armée rouge de Seine et Seine-et-Oise, mobilisée vendredi soir à la Maison des Syndicats, a exécuté les ordres sanguinaires de ses chefs, et à l'appel du capitaine Treint ses revolvers ont été déversés sur des travailleurs.

Des syndicalistes, dont de nombreux gars du bâtiment sont tués ou blessés ; après le meurtre de Bérédia par la police bourgeoise le 1er mai dernier, il appartenait aux politiciens et aux fanatiques placés sous leurs ordres, d'essayer leur armement sur des ouvriers.

L'Humanité a l'audace d'appeler provocateurs les syndicalistes accourus dans leur maison ; elle traite nos malheureux copains de camarades après les avoir fait assassiner.

Les syndiqués auront à dire ce qui reste de commun entre les criminels et eux.

Le Conseil général du S.U.B. se réunit extraordinairement lundi 14 à 20 heures. Dès maintenant que tous les camarades se tiennent prêts à répondre à tout appel du Syndicat ; qu'ils fassent circuler des listes de souscription pour secourir les victimes des policiers rouges qui n'ont de communisme que l'étiquette, de prolétariat que le nom qu'ils se donnent.

Le bureau de l'Union des Syndicats qui n'avait pas donné signe de vie depuis dix jours remet la suite de son congrès à plus tard, le commencement de la crainte des cochons de payants le fait reculer devant ce qui pourrait être leur jugement et puis peut-être faut-il le temps de préparer un nouveau guet-apens.

Le bureau du Syndicat Unique du Bâtiment

La Fédération des P. T. T.

Le bureau de la Fédération s'incline avec émotion devant les familles des victimes des incidents tragiques qui se sont déroulés rue Grange-aux-Belles.

Il appelle à cette occasion l'attention de tous les syndiqués sur cette vérité qu'il a déjà signalée : que l'ingénierie des partis politiques dans le syndicalisme accumule les haines entre les travailleurs et conduit la classe ouvrière aux pires catastrophes.

Enfin le bureau constate ce qui ne peut être contredit : que les camarades atteints connus sous tous de la minorité, ce qui indique clairement que ce sont les membres du Parti communiste qui ont usé de leurs armes.

Il laisse à ce Parti l'entière responsabilité des incidents tragiques qui se sont déroulés.

Pour le bureau, le secrétaire général : LARTIGUE.

La Fédération du Bâtiment

La Fédération Nationale du Bâtiment douloureusement atteinte par l'assassinat de ses camarades ouvriers dans le meeting politique de la rue Grange-aux-Belles, proteste de toute la force de son cœur meurtri contre les provocations sans nombre de la politique dite communiste qui est créée dans le sein des organisations économiques ;

Et s'élève de toute son énergie contre les politiciens qui sèment la haine, la division et l'assassinat au sein du syndicalisme.

Contre la politique engendreuse de haine et de crimes entre les travailleurs, contre les promoteurs de ces lâchetés, la Fédération du Bâtiment se dresse et crie : ASSASSINS ! ASSASSINS !

La Fédération du Bâtiment.

La Minorité Syndicaliste

Le bureau de la Minorité profondément ému des incidents douloureux qui se sont déroulés au meeting organisé par le Parti communiste dans la salle de la rue Grange-aux-Belles, adresse aux familles des camarades décédés l'hommage de son affection et l'assurance de son étroite solidarité.

Il constate que tous les camarades connus tués ou blessés appartiennent à la Minorité, ce qui établit que le Parti communiste reste seul responsable du sang versé.

Contre un tel crime, la Minorité tout entière s'élève avec indignation.

Elle s'indigne d'autant plus que le Parti

n'a pas même l'excuse de dire « qu'il se défendait contre les anarchistes venus au meeting pour menacer la vie des militants du Parti ».

Contrairement aux affirmations de l'Humanité, en effet, l'Union anarchiste n'avait pas fait appel à ses membres et les convocations parues dans la presse émanaient uniquement des organisations syndicales régulières qui convoquaient leurs adhérents ; Barthes l'a indiqué, non pour troubler à priori le meeting mais pour veiller à ce que le Parti n'empêche pas comme il en avait manifesté l'intention sur le programme corporatif qui doit rester du ressort exclusif de la C.G.T.U.

C'est donc sur des syndiqués et uniquement sur des syndiqués que les revolvers communistes ont été déchargés.

En ces circonstances tragiques la Minorité adresse un pressant appel à toutes les organisations syndicales.

De tels événements montrent jusqu'à quel degré de haine peuvent s'élever les querelles lorsque le syndicalisme se laisse pénétrer par les politiciens.

Elle demande à tous les camarades de réprimer leur indignation légitime pour que le geste des communistes ne détermine pas des représailles de la part des syndicalistes révolutionnaires.

Que chacun essaye de tirer les leçons de tels événements mais qu'il laisse au Parti communiste le triste privilège qu'il partage avec le gouvernement bourgeois d'avoir fait couler le sang ouvrier.

Pour la Minorité, les secrétaires fédéraux : JOUTEAU, LARTIGUE.

Ont signé aussi : Le Pen, Marie Guillot, Soreau, Peytand, Olive, Brouchoux.

Nota. — En raison des événements tragiques qui viennent de se dérouler, nous convoquons, en réunion générale, toute la minorité, lundi 14 courant à 20 h. 30, salle de la Maison des Syndicats, 8 avenue Marthin-Moreau.

Chez les scieurs de pierre tendre

Hier le sang ouvrier a coulé dans la maison des prolétaires, rue Grange-aux-Belles ; après y avoir versé leurs gros sous et leur sueur, nos camarades l'ont arrosée de leur sang.

Lâchement assassinés ou frappés dans leur maison, ils sont aujourd'hui basement insultés par l'organe officiel de Moscou.

Nous n'aurons bientôt plus le droit d'être chez nous et seuls les non-syndicalistes auront le droit d'y venir professer le syndicalisme et la révolution.

Parce que minoritaires, soutenant intégralement notre syndicalisme les gars du bâtiment ont été particulièrement marqués aux coups des assassins. Honte aux politiciens véreux, chapardeurs du programme syndicaliste, ils portent aujourd'hui sur leurs épaules le lourd fardeau des responsabilités.

Les fascistes rouges ont bien mérité de Moscou et seront demain félicités par les hauts potentats des exploiters. S'ils veulent réellement la mort des syndicats et du syndicalisme, notre devoir sera d'en appeler à tous les exploités de ce pays, de confondre les usurpateurs et de leur empêcher, coûte que coûte, de commettre de nouveaux attentats.

Le conseil syndical, devant de tels actes, engage tous ses corporants à ne pas subir plus longtemps les menaces et les violences des dictateurs moscovitaires et à répondre coup pour coup à ceux qui leur seraient portés.

Le Conseil syndical.

Transports en commun

La minorité des transports en commun est indignée du drame qui s'est déroulé vendredi soir à la Maison des Syndicats ; En laisse toute la responsabilité aux chefs politiciens du P. C. ;

Est prête à répondre à tous les appels en faveur du syndicalisme.

VOIR EN DEUXIEME PAGE le compte rendu de l'Assemblée extraordinaire des anarchistes parisiens sur la tuerie de la Grange-aux-Belles.

La bataille est engagée

Me rendant à mon travail, j'apprends, par la voix de notre *Libertaire*, l'horrible nouvelle.

Voilà donc les faits. Dans la maison même des travailleurs, les politiciens du bolchevisme commandés par l'ancien soudard Treint, ont fait assassiner deux des nôtres.

Ce matin, dans l'*Humanité*, cet ancien bourreau militaire essaie de déplacer les responsabilités, en parlant d'agent provocateur et d'anarchiste sérieux. Ça ne prend pas, coquin !

Les responsables, nous allons savoir où les trouver, et sans le concours de la justice.

Les anarchistes sont solidaires de ceux que vous avez blessés et assassinés à 3.000 contre 40.

Et maintenant, camarades, faites vous *mea culpa*. Car, si l'on avait écouté certains d'entre nous quand ils préconisaient certaines méthodes à l'égard des chefs du bolchevisme français, les faits d'hier soir ne se seraient pas produits.

Maintenant, camarades, la bataille est engagée. Syndicalistes purs et amis anarchistes, concertons-nous et agissons en conséquence contre le bolchevisme.

P. LE MEILLOR.

Nous nous souviendrons

Je ne voulais pas croire tout d'abord les faits probants. C'est la police provocatrice, m'écriai-je. Il fallut se résigner à l'éclatante réalité. Tout accusait un homme. Les balles étaient parties des revolvers communistes. C'était le baptême du feu de l'alliance Lénine-Mussolini-Cachin. C'était sur des ouvriers syndiqués le fascisme en armes. C'était le premier exploit de l'armée rouge.

Car c'est aux cris de « Vive l'armée rouge » que les balles partirent. Ainsi les beaux exploits russes pour la première fois (à pour la dernière aussi !) se renouvelèrent en France. Les ordres venaient de loin. On les avait attendus quinze jours. Ils venaient bien de la police provocatrice... de Moscou. Poincaré n'eut pas fait mieux ; il eut cependant mis plus de formes à nous assassiner. Mais pour les communistes, il fallait tout risquer et faire vite. Les choses vont mal à Moscou. Les chefs français transmettent leurs ordres avec cynisme.

Pouvait-ils être autrement, ces chefs communistes ? Pouvait-ils faire autre chose ? Et ces poires, ces imbéciles et ces brutes qui obéissent, savent-ils seulement à qui ils obéissent ?

Qu'ils sachent une fois pour toutes qu'ils ne sont pas les premiers mobilisés de leur colonel Cachin. Que celui-ci en 1915, en compagnie des consuls de France et des directeurs de journaux subventionnés par les usines Ansaldo et compagnie, entraîna à la guerre les malheureux ouvriers italiens ? Payé par les Schneider d'Italie et par le ministère de la guerre, M. Cachin a pu certainement vous faire cadeau de vos revolvers, camarades assassins !

Et M. Treint, vous savez bien qui est M. Treint... Il vous a bien commandé hier, n'est-ce pas, communistes ? C'est son métier, à lui aussi, vous le savez bien... Le capitaine n'a fait que monter en grade, il a retiré ses galons dorés, il n'en porte plus qu'un, rouge vif. Il l'a trempé dans le sang des copains.

Et Montmousseau, en voilà un qui n'est plus jaune. Il a vu rouge. Puis, comme nos camarades n'avaient pas pris de revolvers pour aller parler à d'autres camarades, il a osé dire « lâches » à des ouvriers portant des mousquets. Il a dit aussi, le cabot des cabots : « Saluez vos morts ! »

Soyez tranquilles, nous avons notre façon de ne pas les oublier, Montmousseau.

HAUTECLAIRE.

COMITÉ MATEU-NICOLAU

Un crime va être consommé

Dès que l'opinion publique fut saisie de l'arrêt de la cour suprême rejetant le pourvoi en cassation de nos deux camarades Mateu et Nicolau, le Comité qui s'est constitué pour la défense de ces derniers a aussitôt engagé dans le pays, et dans le département de la Seine en particulier, une vigoureuse campagne d'agitation afin d'attirer l'attention de l'opinion publique et aussi celle du gouvernement d'Espagne sur la terrible menace suspendue sur la tête de nos deux malheureux camarades.

Après un vaste meeting tenu à la Maison des Syndicats, une démonstration dans la rue fut décidée.

Par suite d'un certain nombre de circonstances indépendantes de la volonté du Comité, entre autres le mauvais temps, cette démonstration n'a pas rendu ce que les organisations en attendaient.

Néanmoins, les forces policières mobilisées par la Préfecture de police, le nombre important d'arrestations opérées sans motifs, les fouilles arbitraires pratiquées même sur d'innocents promeneurs, tout cela a contribué quand même à donner sur les boulevards un caractère de manifestation.

Ce n'est pas suffisant, il faut que la campagne soit continuée plus énergique que jamais.

Le sort de Mateu et Nicolau en dépend. Le Comité réuni à la suite de la manifestation a envisagé de nouvelles modalités d'action qui seront portées à la connaissance du prolétariat ultérieurement.

Il est absolument indispensable, que les travailleurs soient vigilants et suivent au jour le jour les indications qui paraîtront dans la presse et qu'ils se préparent dès maintenant à répondre présent à l'appel du Comité.

Pour Mateu et Nicolau, tous debout !

Le Comité.

Un avertissement des Anarchistes parisiens

Jamais les anarchistes de la région parisienne n'avaient répondu en aussi grand nombre à l'appel qui leur avait été adressé par le *Libertaire*. C'est que les circonstances qui avaient motivé leur réunion étaient particulièrement graves.

Un crime avait été commis par les politiciens dits « communistes » : une sanction s'imposait. Elle viendra à son heure.

En attendant, et à l'unanimité, les camarades réunis à la maison commune, rue de Bretagne, ont décidé que dorénavant les « chefs » bolcheviques, qui ont froidement commandé le feu meurtrier sur les ouvriers parisiens ne devaient plus avoir droit à la parole. Cachin et Treint, pour ne citer que ces deux-là, doivent bien se tenir pour dit, que chaque fois qu'ils viendront s'adresser à la grande masse, dans les « grands meetings » dans lesquels ils se prétendent les seuls interprètes de la classe ouvrière — dont ils ne sont pas — ils trouveront en face d'eux, pour leur demander le compte du sang versé, non seulement tous les anarchistes, mais encore — les anarchistes l'espèrent — tous les vrais syndicalistes.

Nous insistons sur ce point, c'est par acclamations que cette décision fut prise. Elle sera exécutée envers et contre tous les chefs bolchevistes, et par tous les moyens.

Les lecteurs du *Libertaire* sont invités à se tenir prêts à assister aux funérailles des camarades qui ont été lâchement assassinés l'autre soir. Le syndicat unique du Bâtiment et la Fédération anarchiste se chargeront de l'organisation des obsèques. La Fédération anarchiste fait appel dès aujourd'hui à la grande masse des travailleurs, mais prévient les assassins directs ou indirects qu'elle ne tolérera pas leur présence dans le cortège. Elle a pris également d'autres décisions qu'elle fera connaître ultérieurement. Les anarchistes de la Fédération parisienne adresseront avant de se séparer un souvenir ému aux assassinés, et assureront leurs familles de leur solidarité agissante.

Les victimes

Hier après-midi, la Chambre a voté un crédit de quinze millions pour venir en aide aux sinistrés des dernières inondations.

Quinze millions ? Ces chiffres peuvent paraître fantastiques aux oreilles des malheureux travailleurs qui ont perdu dans le sinistre le produit de plusieurs années de travail.

Quinze millions ; alors que la Chambre groupe en son sein 121 millionnaires. C'est se foutre cyniquement du monde.

Que les prolétaires qui attendent après le bon vouloir des autorités pour améliorer la triste sorte que leur a créée le fleau ne s'illusionnent pas ; les quinze millions qu'on leur jette en pâture ne représentent pas la dixième, la centième partie de ce qu'ils ont perdu, et jamais ils ne retrouveront, par l'intermédiaire du Gouvernement, ce qu'ils ont sacrifié dans le désastre.

Quinze millions, voilà tout ce qu'on trouve les forçats de la politique pour soulager les misères affreuses et pour reconstruire les faibles bâtisses des milliers de banlieusards qui ont vu s'envoler tout leur avenir.

Une faible protestation d'un socialiste, l'indignation platonique d'un communiste et le tour est joué. Ces Messieurs se représenteront dans trois mois devant le peuple souverain, clameront leur bonne volonté, feront miroiter aux yeux de l'électeur toutes les merveilles du bloc des gauches, du bloc ouvrier et paysan, et le peuple une fois de plus se laissera rouler.

Tout ce que nous pourrions ramener sur le tapis suffirait-il à jeter un doute dans l'esprit du travailleur. Ne lui suffit-il pas de savoir que la Chambre des députés, à trouvé plusieurs centaines de millions de francs à prêter à des puissances étrangères afin de construire des fusils et des canons ; nous suffirait-il de lui dire, que l'on fait construire, pour les jeux olympiques, une piscine de plusieurs millions de francs, dans laquelle il ne pourra pas se baigner ? Que toujours l'on trouve de l'argent lorsque celui-ci est destiné à une œuvre où ne participe pas le prolétariat, mais que lui peut crever de faim ou de froid sans que se laissent émouvoir ceux qui le dirigent et l'exploitent ?

Sur ces quinze millions, combien vont arriver à destination ? Nous savons trop de quelle façon sont distribués ces secours. Personne n'ignore que d'abord seront servis les moins nécessiteux, les débrouillards, comme cela se passe journellement dans les départements dévastés. Les autres, les pauvres, honteux de leur détresse, resteront au bout de la queue, et lorsque, réduits à la dernière extrémité ils se présenteront pour toucher les quelques sous indispensables à leur vie, les sacs seront vides, et ils s'en iront, comme ils sont venus, résignés et lâches, se courbant devant la « fatalité ».

Combien de temps cela durera-t-il ? Combien de temps les classes laborieuses se laisseront-elles bernier sans esquisser un geste de révolte ?

Le jour n'est pas encore proche, où le peuple comprendra, que seule son action, détachée de toute l'ambiance pernicieuse du chantage parlementaire, peut le sauver de la stagnation dans laquelle il croupit.

Il n'a rien à attendre de ses dirigeants. Le fait brutal que chaque jour nous étalons sous ses yeux doit lui démontrer assez clairement, que les politiciens de toute couleur, ne cherchent pas son bonheur, mais se contentent de se hisser sur les faibles épaules du producteur, pour satisfaire leurs ambitions.

Et il en sera ainsi, jusqu'au soir où las de trimer et de souffrir, jusqu'au soir, où conscient de sa force, le prolétariat, éclairé au flambeau de la liberté, jettera à bas tous les démagogues qui vivent de sa sueur, pour élaborer une société anarchique d'égalité et d'amour.

J. C.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

Au temps béni et combien regretté par ces messieurs du roi ; au temps où selon La Bruyère, les paysans de France brouillaient les d'outils domestiques, l'herbe rare qu'ils avaient épargnée les soudards, le roi de ce pays et ses nobles seigneurs engageaient contre écus trebuchants force mercenaires pour combattre leurs ennemis du moment.

Un aventurier recrutait une troupe plus ou moins nombreuse, selon ses moyens, l'armait, et mettait à l'encre ses services. C'est ainsi qu'opéraient pendant la dernière guerre, je n'ai pas dit la dernière des guerres, certains chefs comitatifs qui la veille au service de la Bulgarie passaient délibérément et sans nuls remords, le lendemain au service de la France.

Mais il n'est pas besoin de courir en ces pays éloignés, pour trouver des exemples qui prouvent qu'en cette époque, ces mœurs trouvent des imitateurs.

Ces exemples, qui tendraient à prouver que la vie n'est qu'un éternel recommencement, sont nombreux. Je ne vous en citerai qu'un pour aujourd'hui, car il est d'actualité. Il s'appelle Treint. Ce Treint fut, avant la guerre, vaguement instituteur. Noble ou bien triste profession selon la façon dont on l'exerce !...

Pendant la grande boucherie, ce Treint, vit son ardeur, son patriotisme, récompensé par l'attribution de galons qui firent de lui un capitaine d'état-major !... Je ne doute pas un seul instant que si cette guerre, fraîche et joyeuse pour les officiers d'état-major, avait duré quelques dizaines d'années encore, le nom de Treint serait devenu aussi « populaire » que celui de M. Foch ou de M. de Castelnau.

Malheureusement, pour la réussite d'aussi beaux espoirs, le 11 novembre 1918, les hostilités furent interrompues par un misérable armistice dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il fut prématuré. Adieu, vaches, cochons, couvées... et bâton de maréchal. Voilà mon Treint, le « train » dans l'eau. Pourtant, il lui restait un dernier espoir. La Pologne armait contre sa vieille ennemie la Russie. La France, toujours en vertu des principes généraux qui firent d'elle le pays de la Grande Révolution, coopéra et comment, à cet armement et envoyait là-bas officiers et troupes.

Chouette affaire, se dit mon Treint, allons combattre pour la Pologne. D'autant plus que je trouverai bien une « combine » pour m'infiltrer dans un état-major quelconque.

Quels sont les motifs qui empêchèrent ce mirifique projet de réussir. Je ne le sais. Toujours est-il que la guerre étant terminée, sans nul espoir d'en faire une autre, le malheureux Treint fut forcé, comme les copains de chercher une situation sociale. Reprendre le métier d'éducateur quand on a été officier d'état-major, vous n'y pensez pas. C'est ainsi que n'ayant pu continuer à faire partie de l'état-major guerrier du capitalisme, il entra dans l'état-major guerrier du « bolchevisme ».

Qu'est-ce que ça peut lui faire, pourvu qu'on le paye aujourd'hui. Sa voix « puissante » se mêle harmonieusement à celle de l'ex « Pierre l'Ermite » de la guerre du Droit, le député Marcel Cachin.

Et le chœur de renégats reprend au refrain de la chanson de ces curieux prolétaires !...

Cependant, que d'autres « mercenaires » hier « glorieux » tueurs de boches, sérieux comme des papes, donnent aux véritables prolétaires, des leçons de révolutionnarisme.

Quand donc le prolétariat, le vrai, celui des usines, des chantiers, de bureaux, le peuple des exploités, comprendra-t-il que ces flagorneurs, ces politiciens, ces bourgeois qui, pour palabrer, se déguisent en ouvriers, ne sont que des mercenaires, des parasites.

Quand donc les individus comprendront-ils que leur libération est en eux, et non dans les tours de passe-passe de celle disant élite, charlatans dangereux, qui prennent le masque du travailleur pour mieux l'asservir ?

Pierre MUADES.

Pas de liaison !

Mercredi soir, le camarade Jean-Pierre faisait une causerie au Comité intersyndical contre l'impôt sur les salaires.

Jean-Pierre est un farouche syndicaliste, jaloux de l'autonomie et de l'indépendance du syndicalisme.

La citoyenne Mandarine, amazone distinguée du P. C., présidait.

Jean-Pierre fulminait contre les huissiers : — Les « ussiers » sont des salauds ! Nous ne laisserons pas rentrer les « ussiers » dans la maison du camarade.

L'auditoire riait de bon cœur. La présidente, de l'Enseignement, crut devoir informer en douce Jean-Pierre de ses cuirs involontaires.

Faites la liaison, dit-elle tout bas.

Mais Jean-Pierre de continuer, imperturbable :

— Si les « ussiers » venaient ici, on les pendrait !

Et la salle de rire.

La liaison, la liaison, répétait la malheureuse institutrice.

A la fin, Jean-Pierre agacé, lâcha :

— Je ne ferai jamais la liaison, pas plus avec les « ussiers » qu'avec les « orthos » !

La citoyenne Mandarine n'insista pas.

OOO

Leur « belle salle ».

Après leur « victoire », les assassins ont été boire et leur chef, satisfait de la besogne accomplie qui lui permettait de garder la confiance des grands manitous de Moscou, manifestait tout haut sa satisfaction. Rajustant ses binocles, le capitaine Treint s'exclamait :

« Il y a deux morts, mais tout de même c'était une belle salle ! Bonne soirée pour le Parti ! »

Pendant ce temps les compagnes des ouvriers assassinés se désolèrent dans la nuit...

Chanson du chanvre

Le printemps rit dans les branches vertes, Au fond des bois gazouillent les nids ; Tout vit, chantant les ailes ouvertes, Tous les oiseaux couvent leurs petits. Le Peuple, lui, n'a ni sou ni mailles, Pas un abri, pas un sou vaillant ; La faim, le froid rongent ses entrailles. Sème ton chanvre, paysan ! (bis)

Il ferait bon, si Jacques Misère Pouvait aimer, de s'en aller deux ! Mais loin de nous amour et lumière ! Ils ne sont pas pour les malheureux ! Ne laissons pas de veuve aux supplices, Ne laissons pas de fils aux tyrans, Nous ne voulons point être complices. Sème ton chanvre, paysan ! (bis)

Forge, chaînes, bâtis forteresses, Donne bien tout, comme les troupeaux, Sœur et sang, travail et détresses. L'usine monte au rang des châteaux. Jacques, vois-tu, la nuit sous les porches, Comme en ton songe au vol flamboyant, Rouges, errer, les lueurs des torches. Sème ton chanvre, paysan ! (bis)

Louise MICHEL.

Où aller ce soir ?

Cette rubrique n'est pas une affaire de publicité. Quand bien même un directeur de théâtre nous offrirait cent millions pour y annoncer un spectacle pornographique ou les représentations d'une pièce malfaisante pour l'individu, nous ne signerions pas son établissement.

Mais nous recommandons ici, gratuitement, tous les théâtres où se jouent des œuvres dignes de l'attention des lecteurs du « Libertaire ».

Théâtres lyriques

OPERA. — A 20 h., Faust.

OPERA-COMIQUE. — A 20 h., La Tosca ; Cavalleria Rusticana.

GAITE-LYRIQUE. — A 20 h. 15, La Mascotte.

VAUDEVILLE. — A 20 h. 30, Ciboulette, musique de Reynaldo Hahn.

TRIANON LYRIQUE (boulevard Rochechouart) A 20 h. 30, Rêve de valse.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — A 20 heures 30, L'Epreuve ; Monsieur Bretonneau.

ODEON. — A 20 h. 30, La Bataille ; Rose Flambergue.

THEATRE CORA-LAPARCERIE. — A 20 h. 30, L'Oiseau bleu, féerie en 4 actes de Maeterlinck.

VAUDEVILLE. — A 20 h. 30, La Femme nue, de Henry Bataille.

RENAISSANCE. — A 20 h. 45, Le Prince Jean, de Charles Méré.

NOUVEL AMBIGU. — A 20 h. 30, Le Torrent.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — A 21 h., Amédée et les Messieurs en rang ; Knock out.

THEATRE DES ARTS. — A 21 h., L'Ingrate, de Maurice Magre.

VOIEUX-COLOMBIER (21, rue du Vieux-Colombier). — A 20 h., L'Imbécile ; La Locandière.

MONTMARTRE-ATELIER (place Dancourt). — A 20 h. 45, Voulez-vous jouer avec moi.

ALBERT 1^{er} (troupe du Canard Sauvage). — A 20 h. 30, Les Amis de la dernière heure, par André Obey.

Cabarets artistiques

CAVEAU DE LA REPUBLIQUE. — Tous les soirs, à 20 h. 30, les chansonniers dans leurs œuvres. Entrée : 2 fr. 50.

LES NOCTAMBULES. — A 21 h., Les chansonniers Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jack Cazot, etc... « Ce sont les pitres », revue.

LE CARILLON. — A 21 h., La Revue.

LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel). — A 21 h., Les chansonniers Jean Rieux, de Soutter, Remongin, etc... et la revue « T'es bête ».

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbesses). — A 21 h., Charles d'Array et ses chansonniers.

ARTS PLASTIQUES

Dans sa dernière chronique sur les livres, Maurice Wullens a, une fois de plus, souligné l'arbitraire d'une société qui réserve la joie des choses belles aux seuls privilégiés de la fortune.

L'art est un luxe. L'œuvre d'art est une marchandise précieuse trafiquée en de riches boutiques. Et l'on se demande quelle pudeur empêche le marchand d'afficher à ses vitrines l'avis : « Entrée réservée aux portefeuilles. »

Mais puisque cette restriction n'est pas encore formulée, poussez la porte, camarades, l'entrée est libre. C'est pour vous, croyez-le, plus que pour la sottise exigence d'un client, que l'artiste a travaillé. Prenez tout ce qu'il lui est permis de vous donner de lui-même, quelques instants de merveilleuse joie.

Il ne demande qu'à produire pour tous et non pour l'égoïste satisfaction d'un propriétaire.

Mais la richesse impose sa loi : « Donne-moi l'heure de ta vie que tu veux vivre, donne-moi jusqu'à épuisement le suc de ton intelligence et de tes sens, et je te donnerai le pain. »

L'échange !

Tout se révolte en lui à cette idée. On ne peut vendre l'effort matérialisé de sa pensée et de son cœur, pas plus qu'on ne vend le fruit de sa chair, les dernières heures de sa vie... sans révolte ou sans douleur.

Il n'y a qu'une possession vraie, c'est l'exaltante possession vraie, c'est l'exaltante possession de soi-même.

Tout ce qui nous diminue est souffrance. Ainsi, l'artiste a toujours vécu alternativement de joies et de souffrances échangées — son œuvre a été dispersée, arrachée à lui par d'âpres jouisseurs ou des spéculateurs imitoyables.

Les vestiges sont gardés en d'occultes collections particulières ou dans les froides nécropoles des musées.

L'artiste est mort, mais son œuvre reste le témoignage de ses souffrances et le signe perpétuel de son vivant écartèlement.

Dans le livre seul, nous pouvons retrouver son image entière.

Quelques-uns ont fait le long pèlerinage aux multiples tombeaux qui ont recueilli ses cendres éparpillées.

Et ils nous le restituent : pénible reconstitution, ou synthèse passionnée, suivant la valeur du pèlerin.

Mon rôle ici est de vous indiquer les portes qu'il faut pousser pour recevoir le don fraternel et premier des artistes vivants, et les livres qu'il faut ouvrir pour retrouver tout ce qui nous a échappé des disparus ou de ceux dont l'œuvre est déjà dispersée.

Je vous signalerai encore, dans la mesure de mes connaissances, les livres ou les documents épars dans les revues qui contribuent à l'édification du monument plastique de notre époque — notre époque avec ses injustices, son monstrueux déséquilibre social, mais magnifiée par l'effort solidaire des chercheurs de vérité et des chercheurs de beauté.

Roger VAN GINDERTAEI,

La Vie des Lettres

PETITES NOUVELLES :

— Nous apprenons que l'*Histoire d'une Marie*, le beau livre d'André Baillon, va paraître sous peu à Budapest, traduction honroise, et à Vienne, traduction allemande.

D'autre part, André Baillon nous donnera, en février, un nouveau livre, sur le journalisme. Par fil spécial.

— Le *Roman d'un Jeune homme pauvre*, l'œuvre d'Octave Feuillet, va être tournée en Amérique par Rudolph Valentino, pour les films Paramount.

Quand donc les fabricants de scénarii laisseront-ils en paix la littérature et se décideront-ils à faire, pour le cinéma, des œuvres de cinéma ?

— On annonce *Le Livre des Hirondelles*, recueil de poèmes d'Ernst Toller, le poète et auteur dramatique emprisonné par la réaction allemande.

— On avait annoncé qu'Anatole France, gravement malade, avait été transporté dans une clinique. La nouvelle est fautive. A la villa Said, Mme France l'a démentie formellement.

— *Coliseum*, revue mensuelle de littérature et d'art, publie son premier numéro.

— D'autre part, vient de paraître le premier numéro de la revue *Vita*. Au sommaire : Claude Aveline, Jacques Nels, Jean Luchaire, Philéas Lebesgue, O.-P. Gilbert, David Ireland, etc.

NOTULES :

L'Homme et le Sujet. — M. A. t'Serstevens, dans *Comedia* (12-1-24), combat l'actuelle préoccupation des littérateurs et des lecteurs pour qui l'originalité, la nouveauté du « sujet » passent avant la manière dont est traité ce sujet. M. A. t'Serstevens écrit :

« Je pense, quant à moi, que le sujet n'a aucune espèce d'importance. Le sujet le plus rabattu peut fournir un chef-d'œuvre, s'il s'applique au tempérament d'un grand écrivain. Le sujet, c'est affaire de petites gens. Il se peut qu'un bon livre présente un sujet neuf et plein d'intérêt, mais il n'est nullement nécessaire qu'il le présente, et je ne suis pas loin de penser que la recherche du sujet doit nuire plus ou moins à la qualité poétique d'une œuvre. Le sujet n'a pas plus d'importance littéraire qu'une anecdote contée à table ou remise dans des florilèges que les bibliophiles appellent des *amis*. C'est la pâture de cerveaux puérils qui réclament des « histoires ».

M. A. t'Serstevens est dans le vrai. La majeure partie du public ne cherche dans un livre que la nouvelle aventure.

Elle n'a que très peu de temps de libre, et ce qu'il lui faut c'est une distraction. Elle n'aime pas l'écrivain qui *pense* parce qu'il la force à penser. Et penser... ça prend trop de temps, c'est trop fatigant... il faut faire vite... »

Les Fratellini et l'Art dramatique. — Dans le *Crapouillot* (1^{er} janvier), M. Louis Chéronnet consacre une courte étude aux célèbres clowns, les Fratellini (qui sont d'ailleurs beaucoup plus que de vulgaires clowns). Et Louis Chéronnet remarque : « Seuls les véritables artistes peuvent évoluer sans qu'on puisse faire autrement qu'admirer les transformations successives de leur genre. Les Fratellini en sont en ce moment au stade intermédiaire entre l'entrée de clown » proprement dite et la comédie. Ils se trouvent à la période de la farce, de la sottise, de la moralité et de la « commedia dell'arte ». Ainsi leur vie pourra-t-elle être plus tard considérée comme une synthèse de l'histoire de l'art dramatique. Ces évolutions que d'aucuns admirent chez les peintres par exemple, dont chaque « manière » est recherchée, pourquoi en contesteraient-on le droit aux clowns ? »

La question des dédicaces. — M. Léon Treich, dans les *Nouvelles littéraires* (12 janvier) proteste contre l'absence de dédicaces sur les livres envoyés aux courriers et aux critiques. Il trouve peu courtois les auteurs « qui se font une loi d'être absents de Paris » au moment des dédicaces, ceux qui font passer pour cent critiques le même envoi gravé tout, ceux qui signent sans peur des cinquante ou sixième édition, ceux encore qui ne craignent pas d'apposer mécaniquement sur les blanches pages de garde un timbre violacé : *Hommage de l'auteur*. Alors, conclut-il, que MM. Abel Hermant, Paul Bourget, Gustave Geffroy, etc... pour ne prendre que les livres qu'un hasard a laissés devant moi — dédicacent eux-mêmes leurs envois. MM. Durant, Dupond, Duval sont-ils trop grands seigneurs des lettres pour en faire la grâce ?

M. Léon Treich me semble être tout à fait dans l'erreur. S'il allait se promener un matin sur les quais il pourrait trouver un nombre incalculable d'ouvrages, affectueusement ou respectueusement dédicacés par leurs auteurs, et dont les destinataires se sont débarrassés débarrassés. Et M. Léon Treich conviendra qu'il est un peu mortifiant pour un auteur de voir le peu de cas qu'on a fait de ses œuvres. MM. Abel Hermant, Paul Bourget, etc., dédicacent leurs livres ? Bah ! ceux-là savent bien que leurs autographes seront conservés avec soin. Mais MM. Durant, Dupond et Duval savent bien, par contre, que leurs pauvres bouquins ne tarderont pas à s'aligner sur les parapets de la Seine.

C'est pour cela que si je trouve tout naturel que l'on dédicace les livres destinés aux amis, aux intimes, etc..., je trouve également naturel que l'on ne dédicace pas les exemplaires destinés aux critiques inconnus.

Il est étonnant que Léon Treich ne soit pas de cet avis.

Georges VIDAL.

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

Etat stationnaire en Allemagne, où l'enquête relative à l'attentat commis contre les chefs séparatistes suit son cours. Les policiers allemands et français opèrent en collaboration pour rechercher les auteurs de l'attentat.

Les grèves, dans toute la région, continuent, sans avoir, de part ou d'autre apporté des résultats.

Esprons que le prolétariat aura la force de faire aboutir ses revendications et respecter la journée de huit heures.

En Angleterre, la grève des marins allemands se poursuit, et une réunion d'environ deux cents marins et chauffeurs des vaisseaux allemands stationnés dans le port a eu lieu vendredi soir.

Les armateurs allemands consentent à discuter les questions qui provoquent le conflit, dans une conférence qui se tiendra probablement à Londres d'ici quelques jours.

Au point de vue politique, rien de changé dans le Royaume-Uni. Le roi prononcera mardi son discours à la Chambre des Communes, et, dans la semaine qui suivra, le cabinet conservateur sera certainement renversé. C'est alors que le roi fera probablement appel à M. MacDonald, leader travailliste, pour former le nouveau cabinet.

Pour conserver l'unité de l'Empire, le prochain gouvernement se trouvera en face des mêmes difficultés que ses prédécesseurs.

Les Indes recommencent à s'agiter, réclamant leur autonomie, de plus, l'Irlande qui, depuis des siècles, souffre de l'autorité anglaise, ne peut manquer de demander au gouvernement travailliste de lui accorder sa liberté. Que fera le gouvernement ? Répondra-t-il favorablement aux justes revendications de l'Irlande ? Nous avons dit et nous répétons encore que le gouvernement travailliste en Angleterre ne saura faire mieux que ses confrères de Russie et que leur attachement au capitalisme se manifestera avant peu.

La Russie, elle, continue toujours ses pourparlers avec les autres nations. Des accords se signent un peu partout, et les capitalistes comprennent qu'ils n'ont rien à craindre de la « dictature du prolétariat », qui n'est qu'un paravent derrière lequel les forces gouvernementales exercent leur pouvoir.

L. correspondant du Temps à Moscou déclare unique dans l'histoire du parti l'accusation portée par M. Pratakoj et ses amis contre le Comité Central exécutif, révélée par le discours de Kamenev du 10 janvier, et déclarant que la continuation de la politique générale du Comité exécutif conduit le pays, la Révolution russe et la Révolution mondiale au bord de l'abîme.

Voulez-vous que les anarchistes disent depuis des mois, depuis des années, et c'est pourquoi on les emprisonne en Russie ; voilà pourquoi les communistes les assassinent en France.

J. C.

ITALIE

LES RELATIONS ANGLO-RUSSSES

Rome, 12 janvier. — Les journaux publient un communiqué du parti communiste italien déclarant que le comité exécutif du parti communiste ayant désapprouvé ses déclarations à la Chambre, M. Bombacci a présenté sa démission de député.

INDES

LES INDES S'AGITENT

Delhi, 12 janvier. — Le 11 janvier, les Mashuds ayant attaqué par surprise, près de Kotkai un groupe d'éclaireurs sudou-zirians chargés de la surveillance des routes, en ont tué cinq et se sont emparés de trois fusils. Un Mashud a été tué.

ANGLETERRE

APRES LA PERTE DU « L. 24 »

Le ministre de la marine vient d'adresser au premier lord de l'Amirauté britannique un télégramme de condoléances, comme l'Amirauté britannique avait adressé un télégramme de condoléances au ministre français lors de la perte du *Dismude*. Echange de courtoiseries sur des cadavres !

CONFERENCE CONTRE LA GUERRE

Londres, 12 janvier. — La société « No more war » (Plus de guerre) s'est réunie aujourd'hui, sous la présidence de M. Lansbury, député travailliste, qui a fait l'éloge du socialisme et des buts qu'il vise.

Le docteur Wegner, de nationalité allemande, a combattu l'idée de patriotisme et déclaré que le droit de vivre a davantage d'importance pour l'individu que le devoir de mourir.

LES RELATIONS ANGLO-RUSSSES

Londres, 11 janvier. — Parlant hier à Lancaster, le député libéral J. O'Neill, après avoir constaté les progrès des négociations actuellement en cours pour la reprise des relations amicales entre l'Angleterre et la Russie, a ajouté que dans trois mois environ un ambassadeur britannique serait en fonctions à Moscou.

Il n'y a pas que l'Angleterre qui reconnaitra la Russie, toutes les puissances se joindront à elle, pour reconnaître que la Russie des Soviets n'a rien à envier aux autres pays et que là-bas comme ici, le communisme est un vain mot.

GREVE DE MARINS ALLEMANDS

Londres, 11 janvier. — Ce soir à eu lieu, à Londres, une réunion d'environ deux cents marins et chauffeurs des vaisseaux allemands dans le port de Londres. Les équipages de sept de ces vaisseaux seraient actuellement en grève.

Plusieurs discours ont été prononcés, dont l'un par un membre de la Fédération des gens de mer britannique, qui a parlé en allemand. Finalement, les marins et chauffeurs allemands ont fait des demandes sont appuyées par la Fédération des gens de mer britannique, ont adopté une résolution demandant qu'on leur donne, pendant que leurs vaisseaux sont mouillés dans les ports britanniques, une solde égale à celle payée aux équipages anglais. On a annoncé en fin de réunion, que les armateurs allemands consentaient à discuter la question dans une conférence conjointe qui se tiendra probablement à Londres d'ici quelques jours.

NORVEGE

MENACES DE CHOMAGE

Christiania, 12 janvier. — Le nombre des chômeurs a été réduit de 45 0/0 au cours de l'année. Les négociations avec les ouvriers des transports ont été rompues ; si un règlement n'intervient pas entre temps, tous les chargements et déchargements cesseront dans toute la Norvège à partir de mercredi prochain.

Aux fils de bourgeois

Camarades anarchistes, je suis venu à vous parce que je considère lâcheté d'être avec vous de loin — sans se donner entièrement avec le corps ainsi qu'avec l'esprit — à votre tâche si belle.

Je suis venu à vous, ô mes frères de tous jours, parce que vous êtes bien mes frères et parce qu'il faut que d'autres jeunes, nombreux, viennent se joindre matériellement à votre œuvre.

Je veux vous y aider. Et c'est pourquoi je m'adresse, tête haute et verbe sonore à tous les fils de bourgeois que décourage ou écœur l'hypocrisie au milieu de laquelle ils vivent.

Venez à nous, frères blasés qui n'avez plus d'idéal, plus de croyances, plus de goût à l'effort ni à la vie. Venez, car parmi nous vous comprendrez qu'il y a un idéal qui est l'Amour, une croyance qui est la Liberté, un effort qui est d'étendre cet amour et cette liberté à l'humanité entière.

Venez, vous que les « morales toutes faites » laissent rêveurs ; venez, vous qui souffrez de voir le mal victorieux, la guerre, déesse millénaire, toujours vivante pour le profit de nos maîtres du jour, l'amour prostitué par le mariage ; vous qui souffrez de voir tant de femmes réduites à faire le trottoir, de voir de pauvres vieux et de pauvres vieilles assis, la nuit, sur des bancs humides où traînent leur corps décharnés le long des avenues et des boulevards, pour éviter le fil brutal, tandis que tant de riches sortent des théâtres et des lupanars pour monter dans leurs limousines ; vous qui souffrez de voir notre société si misérable, venez à nous.

Vous apprendrez qu'il y a un but dans notre vie, un but superbe, bien fait pour tenter votre jeunesse ; refaire une société nouvelle, avec l'amour pour seul Dieu et la liberté pour seul maître.

Vous êtes heureux, peut-être, au sein de votre famille. Vous vivez, vous avez peut-être même, un peu de luxe... Mais cela vous empêche-t-il de souffrir — comme je souffre, moi qui suis comme vous — en face de la misère, de l'abjection, de la prostitution de corps et d'âmes qui règnent partout dans le monde ?

Cela vous empêche-t-il de donner — si vous ne pouvez donner une pièce de métal — un peu de votre cerveau, un peu de votre savoir, un peu de vous-même, à ceux qui n'ont rien ?

Vous êtes anarchistes, car vous ne croyez ni à Dieu, ni à la morale, ni aux lois, créées par les puissants pour servir les puissants et abattre les faibles, pour les écraser, pour les lier, pour les confiner indéfiniment au rôle de machines à travail et à tuerie scientifique. Vous ne voulez pas la guerre — vous n'en voulez pas — vous n'en voulez plus. Vous supportez vos chefs parce qu'il faut vivre et que ce sont les chefs qui vous jettent quelques sous ; parce qu'il faut s'instruire et que les professeurs — la plupart, hélas ! — vous jettent quelques bribes de leur savoir comme on jette quelques grains de blé à une bande de moineaux francs, sans délicatesse, mécaniquement.

Vous êtes anarchistes, enfin ! Alors, je le répète, venez à nous. La tâche est rude, mais belle. Songez à vos fils qui, plus tard, adoreront leurs pères, qui surent, luttant contre des forces sans nombre, faire monter au-dessus des nuages sombres de notre siècle de lueurs l'astre splendide de l'amour universel, et donner à tous, en même temps, que le droit à la vie, cet héritage suprême : la Liberté.

André GAUCHOIS.

Oui, espère toujours...

Ce pauvre Chambelland voit son parti s'enfoncer de plus en plus dans l'électoralisme et il n'en revient pas. Écoutons-le se plaindre dans le journal où pourtant il détient des fonctions importantes.

« Pour le Parti Communiste, 1924 ne devra pas être une année électorale, ou alors notre Parti ne mériterait même pas son nom. La « bataille parlementaire » ne devra pas lui pucher l'horizon. Il a bien d'autres tâches devant lui, des tâches mille fois plus importantes.

« Ce qui me « chiffonne » dans cette discussion d'avant-congrès, c'est que les camarades qui y ont jusqu'ici participé, n'ont pas l'air de songer beaucoup à ces tâches-là. Ils ne parlent que de la tactique électorale.

« Espérons tout de même que le congrès de Lyon saura mieux utiliser son temps. Espérons surtout qu'il accordera à la question syndicale toute sa grande importance. Oui, espérons-le... mais renouvelons cette remarque qu'il n'en prend guère le chemin. » — CHAMBELLAND (*Humanité* du 10-12-24)

Jeunesse Anarchiste

PROGRAMME DE LA MATINEE

ARTISTIQUE

du dimanche 13 janvier 1924, à 14 h. 30
à la Maison des Syndiqués
111, rue du Château (14^e)

CONFERENCE

par

Charles Auguste Bontemps

CLAUDE TILLIER

SA VIE ET SON ŒUVRE

Hochmann, dans les œuvres de Charles d'Avray ; Duck, auditions poétiques ; Goudaux, dans son répertoire ; Perazzi, baryton.

LA PEUR DES COUPS

un acte de Courteline

interprété par la Phalange

Entr'acte.

Blanche d'Harcourt, de la Muse Rouge ; Coladant, dans les œuvres de Gaston Couté ; Roger Dauvergne, dans ses œuvres ; Nino Quaranta, baryton.

LE PAIN DE MENAGE

un acte de Jules Renard

interprété par la Phalange

fleuristes, et les coiffeurs ! C'est-à-dire, qu'en donnant ces bals, nous remplissons notre devoir de riches, outre le plaisir de faire enragier mes galopins. Nos bals ! Ton frère ne s'en plaint pas, de nos bals, quoique depuis quelque temps, je suis obligé de le reconnaître, il ait l'air de se ranger. Je le vois levé de grand matin, et il fait exactement sa ronde tous les jours en commençant par la place Jacquard, le Jardin des Plantes et la montée des Carnélites...

— Eh bien ! dit Hermia en interrompant M. Chazal, c'est Claudius qu'il faut marier, mon père. C'est lui dont le bonheur sera ta consolation. Tu me trouves triste, je t'en demande pardon. Je voudrais être gaie, puisque cela te plaît, mais je ne peux pas. Sans doute je tiens cela de ma mère. Tant que tu vivras, je resterai auprès de toi, et si tu pars le premier, je me dévouerai au service des pauvres, de ceux qui souffrent. Ma vie ainsi n'aura pas été tout à fait inutile.

M. Chazal écoutait Hermia, la lèvre inférieure démesurément tendue. Eh quoi, il avait devant lui une superbe fille, qui parlait de renoncer au mariage et de se cloître un jour ! Quand les jeunes filles parlent ainsi, c'est qu'elles ont un sentiment contrarié. Hermia aimait-elle quelqu'un, et si elle aimait, qui aimait-elle ?

— Ah ! j'y vois clair, maintenant ! C'est ce misérable saint-simonien qui l'aura séduite ! Sa mère — une vieille folle — avait fanatisé cette petite par ses récits. Que faire ?

Il aurait beaucoup fait pour rendre sa fille heureuse. Quitté à travailler la double pour doubler la dot, il l'eût donnée à l'un de ses commis. Mais à ce monsieur qui prêchait la suppression de l'héritage ? Jamais ! Ces gens-là quitteraient la mai-

A travers le Pays

Sous le même toit

Notre troisième république fait fort souvent des déclarations impressionnantes au sujet de son esprit laïque et des liens indissolubles qui l'unissent à la libre pensée...

C'est sans doute pour cela que, dans la petite commune de Juzet-d'Izant, près de Luchon, on peut trouver sous le même toit la mairie, l'église et l'école ! Ainsi, le curé et le maire font si bon ménage qu'ils combinent en commun leur petite cuisine. Et l'on peut être sûr que les enfants seront élevés avec toute « l'indépendance » nécessaire, puisque le curé et l'institutrice s'associent pour leur inculquer l'amour de Dieu, de la Patrie, etc.

C'est sans doute pour arriver à ce splendide résultat que des hommes se sont fait crever en 89 et que sont morts, plus tard, les Francisco Ferrer...

UN NON-LIEU TARDIF

A MONTREUIL-BELLAY

Le jeudi 2 août dernier, M. Pierre Bideau, 62 ans, sabotier, né et demeurant à Montreuil-Bellay traitait deux coups de fusil sur son gendre, Besnard, qui était venu chez lui pour exercer des violences sur sa femme.

Besnard mourut des suites de ses blessures.

Ce dernier, homme brutal et ivrogne, n'ayant pas trouvé chez lui sa femme et ses enfants, s'était rendu chez ses parents Bideau, où ils s'étaient réfugiés. Au paroxysme de la colère, il tenta de défoncer une porte, tout en proférant des menaces de mort.

C'est alors que Bideau, craignant un malheur, voulut effrayer son gendre en armant son fusil. Il espérait ainsi intimider ce dernier. Mais bientôt la porte céda et l'irascible ivrogne, armé d'un bâton, se ruait sur son beau-père.

C'est alors que celui-ci fit usage de son arme.

Quoique Bideau, homme très estimé, ait pu démontrer qu'il fut provoqué par son gendre, il fut arrêté et écroué à la prison de Saumur.

L'instruction dura plusieurs mois et, dernièrement, M. le Procureur de la République de Saumur, adressa le dossier à M. le Procureur général, afin de le soumettre à la Chambre des mises en accusation.

Cette dernière vient enfin de déclarer que Bideau avait agi en état de légitime défense et elle a ordonné la mise en liberté immédiate et la cessation des poursuites, décision qui était impatiemment attendue par la population et par les amis de Bideau.

SUICIDE

Verdun, 12 janvier. — A Bras, M. Jules Bourgeau, âgé de 57 ans, se trouvant acculé à la misère et terrassé par la maladie, s'est tué d'un coup de revolver à la tête. On l'a retrouvé, le lendemain de son suicide, dans la mauvaise baraque en planches où il logeait. La victime était originaire du Val d'Ajol (Vosges).

SOUVENIR DE GUERRE

Hazeubrouck, 12 janvier. — A Buyssecheure, la femme Huyviller-Martin, née Louise Verhaeghe, ménagère, voulant enfoncer dans son clavier une planchette, se servit, en guise de marteau, d'une grenade anglaise qui traîna à terre. Une explosion se produisit, et les éclats blessèrent grièvement Mme Huyviller-Martin sur tout le corps. Un voisin la trouva baignant dans son sang.

L'IMPOT SUR LES SALAIRES

Maubeuge, 12 janvier. — Une grève a éclaté à propos de l'impôt sur les salaires dans des usines d'Hautmont. Les grévistes ont demandé aux ouvriers de toutes les usines de Maubeuge et de la région de se joindre à eux. Ce matin, cinq cents ouvriers d'Hautmont, précédés du drapeau syndical, sont partis pour Sous-le-Bois, où une réunion a eu lieu. Seul le personnel d'une usine de Douzies a quitté le travail. Il n'y a eu aucun incident.

LES SECOURS AUX INONDES

Versailles, 12 janvier. — Une commission spéciale procède à la répartition des premiers fonds provenant d'une souscription publique ouverte dans le département de Seine-et-Oise pour venir en aide aux inondés.

C'est ainsi qu'une somme de 29.900 fr. a été allouée en envoyée aux municipalités

des communes les plus éprouvées pour être répartie entre les familles les plus nécessiteuses.

22.900 francs pour plusieurs centaines de millions de perdus, ils iront loin avec ça les travailleurs !

LES SPORTS QUI TUENT

Dimanche dernier, au cours d'un match de football entre l'Ashford Club et l'Olympique Sporting Boulonnais, le gardien du but boulonnais, Emile Montigny, reçut un coup de pied accidentel au côté. Le médecin diagnostiqua le lendemain des fractures de côtes et un écrasement partiel du rein.

Le blessé, dont l'état s'est aggravé suite, est mort hier après-midi.

Voilà où mène l'abus des sports ! Autant un exercice raisonné est utile et bienfaisant, autant l'abus est stupide et dangereux.

LEURS DIVIDENDES

Amiens, 12 janvier. — M. Grisani Joseph, 35 ans, travaillant à la pose des voies à la gare de Longueau, a été écrasé ce matin par une rame de wagons, et est décédé pendant son transfert à l'Hôtel Dieu.

Bonneville, 12 janvier. — En exécutant des travaux, l'ouvrier Jean-Louis Basset de Lyon, âgé de 60 ans, est tombé d'un échafaudage de trois mètres et a été tué sur le coup.

La civilisation dans les Colonies

Dans le *Trait d'union franco-indigène-nord-africain*, on trouve sous la signature d'Ahmed Laghouati un vibrant appel à l'amnistie. Laghouati retrace les souffrances endurées par les indigènes et les peines atroces infligées à ces malheureux par nos « civilisateurs » : « Tous les musulmans espéraient, la guerre finie, que cet ignoble code de l'indigénat disparaîtrait à jamais et que, désormais, l'indigène serait un citoyen au même titre qu'un Européen. Hélas ! les événements ont déçu les plus patriotes des Musulmans. Répression féroce de faits politiques, internement, extermement, emprisonnement arbitraire, impôt forcé, etc... Voilà la récompense de Marianne III^e pour ses « enfants adoptifs ».

Dans l'Afrique du Nord, les indigènes sont morts de faim dans les fossés où ont été déversés à coups de fusils par les colons « civilisateurs » chaque fois qu'ils tentaient de dérober quelques kilos de blé pour calmer la faim de leurs petits enfants ; car il y a eu des enfants et des femmes morts de faim, dans les vastes plaines de l'Afrique du Nord, et il en meurt encore, n'est-ce pas, Monsieur Steeg ?

Au Sénégal, les blancs « civilisés » faisaient boire du caoutchouc liquide aux indigènes du pays pour les punir de quelques peccadilles, n'est-ce pas Monsieur Sarraut ?

Au lendemain de la fin de la guerre, les soldats du droit se retrouvaient au bagne ; ils se sont quittés au front, ils gémissent ensemble à Biribi.

Par les milliers de malheureux, nous avons connu un homme, un ancien soldat sénégalais, à la prison civile d'Alger, condamné par le conseil de guerre de Dakar à la détention et à la déportation perpétuelle, sur le seul témoignage d'un mouchard, pour propagande nationaliste au cours de sa permission dans son pays ; il se nomme Cheik Ahmed en Aboulek.

Avec lui, cinq jeunes Syriens, condamnés aux travaux forcés à perpétuité, par le conseil de guerre de Beyrouth, pour avoir protesté contre les méfaits du militarisme français dans leur pays.

Ohé ! les hommes de la Ligue des Droits de l'Homme, qu'avez-vous fait des principes de cette malheureuse ligue ? Nous vous attendons à la besogne pour libérer ces malheureux.

Ohé ! les politiciens qui chantent le dévouement des indigènes à tous les vents. Songez que des mères pleurent leurs gars, partis pour défendre une cause qui n'est pas la leur, et qui se meurent tous les jours un peu dans les prisons de cette belle garde « Marianne III^e ».

Où, on oublie un peu trop le sort terrible des malheureux emprisonnés au fond de nos colonies et qui sont les victimes sans défense d'abominables chantages.

Quand donc une amnistie totale viendra-t-elle rendre la liberté à ces parias ?

(27) Feuilleton du Libérateur 13-1-24

Le Drapeau Noir

par
Tony RÉVILLON

XV

MEME

Pourquoi ce nom lui mettait-il des larmes dans les yeux ?

Victor, en arrivant devant la maison du fabricant, recula jusqu'au milieu du cours, et, lui aussi, demeura pensif en voyant une lumière à travers les vitres d'une fenêtre au premier étage. Mais il regardait cette lumière comme on regarde une étoile, et les pensées qui descendaient du ciel étaient doctes.

XVI

HERMIA

— Ma fille, dit M. Chazal, je t'ai promis des distractions, je vais t'en donner. Messieurs les ouvriers demandent de l'ouvrage à grands cris et conspirent pour n'en pas trouver ; ils se plaignent de n'avoir point d'argent, et ils sont toujours fourrés au cabaret. Ils vont jusqu'à prétendre qu'ils ont faim ! Alors la faim éclaircit la voix, car ces brailards ne font que chanter ! Tous les soirs ils se donnent des fêtes en plein air. Eh bien ! me suis-je dit, faites pour fêtes ! Vous chantez en bas, nous danserons en haut. J'ai causé avec mes compères, ce matin, chez Casati, en prenant mon chocolat, et nous avons décidé que chacun de nous donnerait un bal. Bernard commença. Il demeura en plein quartier des Capucins, au bas de la côte. Nos chanteurs entendront les violons. Et, s'ils bronchent, cela ne se passera pas comme en novembre. Cette fois, nous avons un bon préfet, un bon général, un bon procureur du roi. Pour moi, le général me suffirait. Pan ! Demain, fillette, tu prendras mon bras. Nous irons chez la couturière, chez la modiste, chez le gantier, partout où il sera nécessaire, et tu dépenseras ce qu'il te plaira sans compter. Je veux que tu sois la plus belle du bal, et que tu danses, et que tu fasses des conquêtes ! Depuis quelque temps, tu prends des airs penchés qui me désolent. Moi, tu le sais bien, je n'ai qu'une pensée : toi. C'est à cause de toi que je veux devenir riche, c'est à cause de toi que j'ai du plaisir à vivre. Il faut que je te marie à quelque bon travailleur, riche aussi, et que je voie votre bonheur avant de m'en aller ! Hermia s'était tue jusque-là.

— Mon père, dit-elle, je me trouve bien comme je suis et je ne désire pas te quitter. Dispense-moi d'assister à ces bals. Je respecte tes idées ; mais est-ce bien l'heure de se réjouir, quand il y a tant de malheureux à Lyon ?

— Les malheureux, fais-leur l'aumône et ne m'en parle pas. Est-ce que je te laisse manquer d'argent ? Est-ce que je t'empêche de le dépenser à ta fantaisie ?

— Oh ! non, non, mon père !

— Eh bien ! donne si cela te plaît, et danse parce que cela me plaît, à moi. Les bals, ma fille, font aller les affaires. Ta modiste et ta couturière sont aussi dignes d'intérêt que les gens qui tendent la main ; et les bijoutiers, et les cordonniers, et les

flouristes, et les coiffeurs ! C'est-à-dire, qu'en donnant ces bals, nous remplissons notre devoir de riches, outre le plaisir de faire enragier mes galopins. Nos bals ! Ton frère ne s'en plaint pas, de nos bals, quoique depuis quelque temps, je suis obligé de le reconnaître, il ait l'air de se ranger. Je le vois levé de grand matin, et il fait exactement sa ronde tous les jours en commençant par la place Jacquard, le Jardin des Plantes et la montée des Carnélites...

— Eh bien ! dit Hermia en interrompant M. Chazal, c'est Claudius qu'il faut marier, mon père. C'est lui dont le bonheur sera ta consolation. Tu me trouves triste, je t'en demande pardon. Je voudrais être gaie, puisque cela te plaît, mais je ne peux pas. Sans doute je tiens cela de ma mère. Tant que tu vivras, je resterai auprès de toi, et si tu pars le premier, je me dévouerai au service des pauvres, de ceux qui souffrent. Ma vie ainsi n'aura pas été tout à fait inutile.

M. Chazal écoutait Hermia, la lèvre inférieure démesurément tendue. Eh quoi, il avait devant lui une superbe fille, qui parlait de renoncer au mariage et de se cloître un jour ! Quand les jeunes filles parlent ainsi, c'est qu'elles ont un sentiment contrarié. Hermia aimait-elle quelqu'un, et si elle aimait, qui aimait-elle ?

— Ah ! j'y vois clair, maintenant ! C'est ce misérable saint-simonien qui l'aura séduite ! Sa mère — une vieille folle — avait fanatisé cette petite par ses récits. Que faire ?

Il aurait beaucoup fait pour rendre sa fille heureuse. Quitté à travailler la double pour doubler la dot, il l'eût donnée à l'un de ses commis. Mais à ce monsieur qui prêchait la suppression de l'héritage ? Jamais ! Ces gens-là quitteraient la mai-

son ! Dès demain il leur enverrait leur congé par huissier. Hermia ne serait plus exposée à les rencontrer à chaque instant dans l'escalier ou dans la rue. Une fois éloignés, le temps ferait le reste, et M. Chazal comptait sur les bals pour aider au temps. Fort de cette résolution, il se retourna vers Hermia.

— Eh bien ! c'est entendu, dit-il. Je ne te tourmenterai plus pour te marier, et je te laisserai vivre à ta guise. En échange de cette liberté, je ne te demande qu'une chose : mais j'y tiens absolument. Si tu m'aimes, tu me l'accorderas : c'est de venir au bal de M. Bernard.

— Soit, mon père ; j'irai.

La veillée continua silencieuse. Hiver au dehors, hiver au dedans. Ciel brouillé, pensées sombres. De temps en temps cependant M. Chazal souriait. Il pensait au congé et à l'huissier.

Le lendemain, Victor, en rentrant, trouva sa mère prise de son tremblement nerveux. La pauvre femme lui tendit un papier timbré.

— Il était écrit là-haut que je ne pourrais jamais être heureuse. A peine ton retour m'a-t-il apporté la paix et la joie, que le sort recommence à me frapper. J'ai mal une jeune fille ; en ton absence, elle me consolait ; nous parlions de toi, et lorsque je vous ai vus réunis, jeunes, beaux, honnêtes, j'ai dit : « Rien ne pourra plus nous séparer ! » pensais-je. Je disais : « Ma fille ! » après avoir dit « Mon fils ! » Des le second jour, défense à Hermia de revenir chez nous. Aujourd'hui, j'ongé par huissier de notre appartement. Ce n'était pas assez de m'avoir privé de sa fille, M. Chazal ne veut plus que j'habite sa maison. Nous abandonnerons donc ce logis où j'ai vécu, où tous mes souvenirs ont fait leur toile. C'est ici que je t'ai aimé ; c'est

à cette fenêtre que je me plains pour te voir revenir du collège ; c'est à cette table, près de cette autre fenêtre, que tu laisais tes devoirs. Partout je retrouvais ton enfance. Je travaillais dans cette embrasure en parlant de toi, où nous nous sommes démenés à abimeront nos meubles. Dans un nouvel appartement, on ne pourra plus les placer de même !

Victor écoutait la plainte de sa mère sans essayer de l'insulser.

Dans un autre appartement, sa mère l'aurait toujours auprès d'elle. Mais lui ne serait plus auprès d'Hermia ; il ne la rencontrerait plus, ne l'apercevrait plus à sa fenêtre, ne respirerait plus le même air, ne dormirait plus sous le même toit. Il l'avait aimée dès le premier jour ; mais depuis leur séparation sa passion avait grandi. Il associait l'élue à chacune de ses paroles, à chacun de ses actes. Non, jamais il ne douterait d'elle. Mais, lorsqu'il serait loin, il la verrait moins souvent, sa présence dans le quartier serait remarquée. Ah ! la vraie séparation, c'était celle-là ! Déjà, dans la ville, on parlait des bals qu'allaient donner les fabricants. Les journaux les présentaient comme un défi à la détresse publique. Or, Hermia irait à ces bals, où se rencontreraient toutes les sommités sociales ennemies de ses idées. Et lui serait parmi la foule qui la verrait passer de loin, sans pouvoir s'approcher d'elle ! Qu'elle était triste et lugubre, la guerre civile qui partageait les citoyens d'une même ville et qui plaçait une haine de classes comme une barrière entre les amoureux !

Lorsque Victor descendit, une couturière, en bas, demandait Mme Chazal au concierge. Et, quand il leva les yeux, il ne vit pas à la fenêtre la tête brune dont le regard lui disait : « Aie confiance, nous sommes unis. »

(A suivre)

L'Action et la Pensée des Travailleurs

PROTESTATION

Le Conseil du syndicat unitaire des métaux de Denain et environs, réuni le 6 janvier, ainsi que la Commission administrative de l'Union locale unitaire des syndicats de Denain et environs réunie le 8 janvier ont voté ce qui suit :

« Après avoir pris connaissance des faits rendus publics par Lauridan, au sujet de la manifestation de Douai du 23 décembre pour la libération de Porrey, secrétaire de l'Union départementale unitaire du Nord, faits non encore démentis.

« Sans vouloir prendre position pour aucune personnalité, constatant qu'il y a eu violation des décisions syndicales de la part de Lauridan et de Delarue en s'indignant devant les ordres et les menaces d'un parti politique, extérieur au syndicalisme.

« Vote un blâme à ces deux membres de la C. E. de l'U. D. »

Le secrétaire, JOLIS.

«Défaite à tout jamais»

Amis lecteurs du *Libertaire*, vous n'avez pas lu, parce que vous n'achetez plus l'*Humanité*, les lignes suivantes qu'elle a publiées dans son numéro du 4 janvier 1924, sous la rubrique « En Passant ».

Voici le poulet :

« A entendre certains, la presque unanimité des ouvriers du bâtiment de la Seine seraient syndicalistes, fédéralistes, antipoliticiens — ainsi comprennent le syndicalisme et le fédéralisme, les chevaliers de la dictature de la trique, ces grands maîtres en l'art des manœuvres politiciennes. Ils vont jusqu'à croire que le jour où les adhérents du S. U. B. viendraient aux assemblées, la minorité serait défaite à tout jamais. Singulière opinion.

« Si les adhérents du S. U. B. boudent leurs assemblées, il doit y avoir quelque chose. Ne serait-ce pas parce qu'ils ne goûtent pas la manière des grands chefs « purs » de leur faire avaler ce qu'il leur plaît ? Ne serait-ce pas parce qu'ils sont dégoûtés de voir manger du communisme et de la dictature du prolétariat par de véritables dictateurs personnels ?

« Aussi, y a-t-il de grandes chances pour que le jour où tous les gars du S. U. B. iront à leurs assemblées générales et où celles-ci se dérouleront dans le calme, la minorité loin d'être défaite à tout jamais, apparaisse comme représentant exactement l'esprit révolutionnaire sérieux des gars du Bâtiment parisien ».

Tout d'abord, je serais curieux de savoir qui a pondé le papier ci-dessus. Est-ce Teulade ? Est-ce P. Monatte ?

Si c'est Monatte, qu'il me permette de lui dire qu'il est peut-être un excellent stratège en politique syndicale dans le P. C., mais qu'il n'est nullement à la page sur la mentalité des gars de l'industrie du bâtiment ; en guise de réponse, c'est peut-être une boutade humoristique, mais ce n'est pas une raison, pour faire prendre aux lecteurs de son journal des vessies pour des lanternes. Si ce n'est pas Monatte c'est certainement le leader de la minorité du S.U.B. : celui-là est inexcusable, ou alors il se grise lui-même.

Voudrait-il nous dire, notre camarade Jules, à combien se monte le nombre des sections techniques qui forment le Syndicat unique du bâtiment et des travaux publics de la Seine, qui sont pour la majorité confédérale, pour la subordination du syndicalisme par un parti politique, et qui sont égarées et ralliées à la dictature du prolétariat (! ?) ?

Sur une douzaine de sections techniques, pour l'instant et certainement pas pour longtemps, seuls les charpentiers en bois font en tant que section de métiers une opposition au S. U. B., à la Fédération du bâtiment et au syndicalisme révolutionnaire.

Tout cela, les révisionnistes du syndicalisme le savent comme moi : ils ne veulent pas en convenir, ils se butent dans l'erreur et ils s'enferment tous les jours davantage.

J'ai la modeste prétention, en consultant la situation syndicaliste des sections de métiers, donc du S. U. B., d'affirmer sans crainte d'aucun démenti, que les 95 pour cent des adhérents du S. U. B. sont pour le syndicalisme fédéraliste et révolutionnaire.

J'espère que prochainement dans une assemblée générale du Syndicat unique,

tous les adhérents se feront un devoir d'être là et ils diront définitivement leur mot ; nous sommes assurés d'avance que ce sera une victoire pour l'action économique révolutionnaire, sur l'action politique dissolvante et divisionniste.

Alors, nous pourrions sérieusement consacrer tous les efforts, toute l'action des sections et des assemblées aux problèmes des revendications corporatives et sociales, aux problèmes économiques, national et international, au problème révolutionnaire.

Une fois de plus et pour conclure, j'affirme que si les gars du bâtiment veulent œuvrer, sérieusement, et ne boudent pas les réunions des sections et du S. U. B., l'opposition politico-syndicale sera... défaite à tout jamais.

J. S. BOUDOUX.

L'UNION NECESSAIRE

Pour les 1.800 francs

Les fonctionnaires sont lurrés. Il serait vain, en effet, de se réfugier derrière les maigres avantages acquis pour tenter de faire croire à une demi-victoire.

La vérité, c'est que les Parisiens obtiennent 1 franc d'augmentation de l'indemnité de résidence. Quant aux fonctionnaires de province, la plupart n'obtiennent rien.

Ainsi donc se pose pour l'ensemble des salariés des administrations ce problème angissant : que faire ?

Accepter la défaite ? Ce serait la pire des solutions. Ce serait l'aveu d'impuissance qui démontrerait aux pouvoirs publics que les fonctionnaires ne sont pas capables de défendre leurs droits ; ce serait en un mot le suicide de leurs organisations.

Il faut donc se défendre. Comment ?

Le cartel confédéré a déterminé sa politique en cette matière. Il s'est arrêté à une vague action électorale qui consisterait à réunir des meetings pendant la période des élections, pour stigmatiser la politique de vie chère du Bloc National, et pour établir, avec des chiffres, le bien-fondé de l'augmentation de 3 francs par jour, réclamée par les travailleurs des services publics.

Moyen inopérant, car on peut tenir pour certain que tous les candidats, quelle que soit leur couleur, ne manqueraient pas de déclarer légitimes les revendications des fonctionnaires, et de prendre l'engagement de les soutenir à la Chambre.

Quand ils seront élus, ils feront comme les députés actuels, qui avaient pris aussi l'engagement de voter les 1.800 francs, et qui l'ont oublié avec une facilité remarquable.

La vérité, c'est que l'action syndicale est seule capable d'amener le gouvernement à composition.

C'est pourquoi le cartel unitaire a préconisé l'organisation d'une vaste campagne d'agitation ayant pour objectif l'application générale des règlements.

Mais, pour que cette action aboutisse, l'union est nécessaire. Ce sont les divisions qui créent l'impuissance de la classe ouvrière.

Aussi, et malgré les déboires qu'il a éprouvés dans ses tentatives précédentes, le cartel unitaire n'a-t-il pas hésité à écrire aux fonctionnaires et aux confédérés pour leur offrir l'unité d'action.

Le 3 janvier, une lettre était adressée au cartel confédéré pour l'inviter à participer à la campagne d'application des règlements, et une autre, conçue dans les mêmes termes, à la Fédération des fonctionnaires.

Cette dernière répondait, ce 8, que, tout en voulant rester en dehors de l'action menée par les organisations politiques, elle désirait une entrevue avant le 15, afin de rechercher un accord.

De son côté, le cartel confédéré répondait que l'application stricte des règlements exigeait une étude approfondie, et qu'il ne pouvait souscrire à cette décision d'action sans consulter auparavant les militants responsables.

Nous voulons encore espérer que les confédérés réfléchiront, et qu'ils se rendront compte de la faute qu'ils commettraient si, par leur intransigence, les fonctionnaires se trouvaient divisés au cours de la période particulièrement critique qu'ils traversent. Si, malgré tout, ils persistaient dans la voie qu'ils se sont tracée, ils assumeraient, aux yeux mêmes de leurs propres adhérents, une lourde responsabilité.

Pour le Cartel unitaire, LARTIGUE.

Impressions de Congrès

Malgré mon humble délégation (représentant d'un C.I.), au quatrième congrès de l'U.D.U. de la Seine, j'ai tout de même le droit d'en donner mes impressions qui consistent à dire que la majorité factice des communistes-syndicalistes sera de courte durée.

D'ailleurs, je reprendrai les thèses antérieures du fameux Monmousseau qui disait : « La vérité, de tous temps, est sortie des minorités. »

Nous avons tous senti les uns et les autres (et eux-mêmes le savent), qu'ils sont venus au congrès, les uns sans mandats, les autres avec des mandats puisés entre eux, dans leurs conseils syndicaux respectifs, et enfin certains, avec des mandats puisés dans leurs assemblées générales, composées de dix pour cent de leurs adhérents, c'est-à-dire exclusivement des communistes.

A la suite d'un incident assez vif qui survint à ce congrès, sur le vote du rapport moral, à la séance de nuit du dimanche, je me souviens que je disais à un délégué majoritaire de mon syndicat, au camarade Cornu, des Cheminots Paris rive droite : « Voilà le résultat de votre politique. »

Et Cornu s'empressait de me répondre : « Je ne suis pas du parti communiste. » Et il faisait allusion aux auditeurs des tribunes, en disant que c'étaient les anarchistes qui provoquaient les incidents.

Cornu, le benî-où-oui, me permit de revenir quelques années en arrière, c'est-à-dire au moment où l'arriviste Monmousseau aspirait aux grandes fonctions. A cet effet, je reviendrai au congrès fédéral des Cheminots des 26, 27, 28 et 29 avril 1920 à la salle Japy. Je me souviens que nous étions aussi très, très nombreux comme cheminots — et non délégués de congrès — dans les tribunes de la salle Japy. Et nous luttions contre la majorité fédérale des cheminots de l'époque. Etais-tu donc anarchiste, Cornu, provocateur de tumulte aussi, parce que ne pensant pas comme les hommes que nous voulions chasser ?

Et vous, mes camarades cheminots, étiez-vous donc aussi tous des anarchistes ? Hélas ! non. Vous étiez simplement des révoltés parce que souffrant des difficultés de l'existence, en face de gens qui ne voulaient pas d'action révolutionnaire, pas plus ceux qui servent aujourd'hui la cause des politiciens qui veulent, eux, faire la révolution à coups de bulletins de vote, et s'emparer du pouvoir sur le dos et au détriment du prolétariat.

C'est pourquoi il nous est permis de dire que sans soucis des intérêts des travailleurs, vous servez la cause d'un parti politique auquel des travailleurs ne peuvent et ne pourront jamais s'adapter. Pour en revenir au quatrième congrès de l'U.D.U. et démontrer à nos amis et lecteurs du *Libertaire* quotidien que je dis la vérité en disant que la plupart des délégués sont venus au congrès sans mandats « syndicaux », je leur pose la question : Si tous les auditeurs des tribunes comme vous l'affirmez étaient des anarchistes, ou étaient donc vos mandants à vous, si vous en aviez ?

Ils étaient sans doute à la préparation militaire ou dans les cinémas ! **BOUCHER**

Honte au Ministre

L'instituteur Appourcheaux, de Férin (Nord), avait refusé le 11 novembre de jouer la comédie de « l'appel aux morts ».

Il était traduit le 9 janvier devant le Conseil départemental, à Lille, pour « refus d'obéissance ».

La révocation a été repoussée par 8 voix contre 4. Par contre, la censure a été votée par 5 voix contre 4 et 4 bulletins blancs.

La Fédération de l'Enseignement proteste contre cet abus de pouvoir dans une circulaire dont nous extrayons les nobles paroles de l'instituteur :

Le 10 décembre, interrogé par l'inspecteur primaire sur les motifs de son abstention, Appourcheaux répondit : « J'ai cru longtemps que les Morts étaient morts pour la Patrie ; mais j'ai lu, depuis lors, de nombreux ouvrages traitant des responsabilités de la guerre (Ermenonville, Demartial, etc.), et j'ai maintenant la quasi-certitude que les morts sont morts non pour la Patrie, mais pour des industriels. Dans ces conditions, ma conscience m'a fait un devoir de m'abstenir le 10 novembre par crainte d'induire mes élèves en erreur. »

Communiqués Syndicaux

Minorité Syndicaliste Révolutionnaire. — Réunion générale de toute la minorité, lundi 14 janvier 1924, à 20 h. 30, salle de la Maison des Syndicats, 8, avenue Mathurin-Moreau.

U.D. Confédérée (École du Militant). — Première année : Lundi, 21, rue Lafayette, à 21 heures, Vaillant traitera : le Syndicat, objectifs et action.

2^e année : Mercredi, 21, rue Lafayette, à 21 heures, Lévy traitera : de l'influence de la finance sur la vie des peuples.

TERRASSIERS

REUNIONS D'AUJOURD'HUI A NEUF HEURES

Nanterre : Maison du Peuple.

Boulogne : Salle de la Justice de Paix, boulevard de Strasbourg.

Paris : rue Hoche, 3, Salle Giraud.

Villeneuve-Saint-Georges : Salle Henri.

La Minorité des Terrassiers s'est réunie vendredi, et a constitué ainsi son bureau :

Secrétaire, Balhot ; secrétaire adjoint, Le Mao.

Elle fait un pressant appel à tous les terrassiers désireux d'aider au redressement du mouvement syndical accaparé aujourd'hui par les politiciens.

Permanence tous les vendredis de 17 h. 30 à 18 h. 30 à la Bourse du Travail, quatrième étage, bureau 20.

METEAUX

REUNIONS D'AUJOURD'HUI

Dis-septième Section : à 9 h. 30, 172, rue Le-gendre (17^e).

Section de Bagnolet-Montreuil-Vincennes : à 9 h., rue de Paris, 100, Montreuil.

Section d'Issy-les-Moulineaux : à 9 h., Bourse du Travail, 26, rue Chénier.

Dis-huitième Section : à 9 h., Salle Garrigues, 20, rue Ordener, Paris (18^e).

Section de Pré Saint-Gervais : à 9 h., 8, rue Emile-Augier.

Section de Saint-Denis : à 9 h., 4, rue Suger.

Section de Pavillons-sous-Bois : Permanence de 9 à 12 heures, Salle des Conférences, 7, Allée Vascosan.

Section de Saint-Denis : à 9 h. 30, à la Bourse du Travail, rue Suger.

Minorité des Métaux. — Réunion de la Commission demain lundi, à 20 h. 30, avenue Mathurin-Moreau.

Emballleurs. — Assemblée générale aujourd'hui à 9 heures, à la Bourse du Travail.

Sellerie Confédérée. — Réunion générale aujourd'hui, à 15 heures, salle des Conférences, Bourse du Travail.

C.I. du 14^e. — Réunion demain lundi, à 20 h. 30, 111, rue du Château.

Voiture-Aviation et Maréchalerie. — Boulogne : Permanence de 10 heures à 12 heures, justice de paix (Inter-syndical), 85, boulevard Jean-Jaures.

Fumeurs : Permanence de 10 heures à 12 heures, restaurant « Chez Nous ».

15^e arrondissement : Réunion à 9 h. 30, 18, rue Cambronne.

Peintres en bâtiment. — Mardi 15 janvier, réunion du Conseil, à 17 h. 30, au siège.

Peintres Confédérés. — L'assemblée générale qui devait avoir lieu le jeudi 17 janvier est reportée au jeudi 24 janvier, salle Bondy, à 17 h. 30 précises.

DANS LE S.U.B.

Maçonnerie-Pierre. — A 9 heures, salle Ferrer, Bourse du Travail.

Briquetiers, Fumistes industriels. — A 9 heures, salle Perrault, Bourse du Travail.

Serruriers. — A 9 heures, salle Pelloutier, Bourse du Travail.

Charpentiers en fer. — A 9 heures, salle Pelloutier, 8, avenue Mathurin-Moreau.

Réunion locale intercorporative. — A 9 heures, salle du C.I., 17, rue Condorcet, à Clamart.

Plombiers-Couvreurs. — Notre Section est cruellement éprouvée cette semaine. Vendredi, à midi, notre bon camarade Médal René écopait de quinze jours de prison à la suite de la manifestation pour Nicolas et Mateu : le soir, au meeting, rue Grange-aux-Belles, les fascistes rouges ont tué deux de nos nôtres : Poncet, dit Leveque, et le grand Morin.

La Section saura relever comme il convient cet acte inqualifiable, ce double crime renouvelé et aggravé du Congrès de l'I.S.R. et en tirera toutes les conséquences.

Carreleurs-Faïenciers. — Notre camarade Simon vient de mourir à Lariboisière ; ses obsèques auront lieu cet après-midi. Rendez-vous à 14 heures 30, 41, boulevard de la Chapelle.

C. F. Révolutionnaire de l'Alimentation. — Le congrès anglais se tient à la disposition des camarades de la minorité le samedi après-midi, au siège du Syndicat des Charcutiers Salsonniers, annexe de la Bourse du Travail, 20, rue du Bouloi, Paris.

Carles et timbres de la minorité sont à la disposition des camarades.

Serruriers confédérés. — Une permanence journalière se tient bureau 10, premier étage, Bourse du Travail.

Lundi, mercredi, vendredi : de 9 à 18 heures.

Mardi, jeudi et samedi : de 9 à 19 heures.

Dimanche : de 9 à 11 h. 30.

Une seconde permanence se tient tous les jours, de 18 h. 30 à 19 h. 30, et le dimanche de 10 heures à midi, Maison Roxy, 89, rue de Vanves.

La « BATAILLE SYNDICALISTE »

Assemblée générale demain lundi, à 20 h., avenue Mathurin-Moreau. Statuts ; gestion ; conseil et contrôle ; nomination d'un trésorier, etc.

La Vie de l'Union Anarchiste

Conseil d'Administration

« DU LIBERTAIRE »

Nous rappelons aux camarades membres du Conseil d'administration qu'il y a une réunion cet après-midi, à 14 heures, au local habituel, et que nous comptons sur la présence de tous.

CONVOCATIONS

Paris et Banlieue

Formation d'un Groupe Anarchiste du 9^e. — En vue de la formation d'un groupe dans le neuvième arrondissement, un appel est lancé à tous les camarades, jeunes gens et jeunes filles, anarchistes et sympathiques. Le quartier étant essentiellement royaliste, répondez nombreux à l'appel, car la tâche sera rude. Ecrire en donnant adresse au camarade Cauchois, au *Libertaire* Quotidien, 9, rue Louis-Blanc. Il sera répondu par lettres personnelles. Les suggestions sur le lieu de réunion du Groupe futur sont demandées.

Groupe du 20^e. — Camarades du Groupe du 20^e arrondissement, tous ce matin dimanche, à 10 heures, au « Libertaire ». URGENT.

Groupe du 20^e. — Réunion du Groupe tous les vendredis, 28, boulevard Belleville, au restaurant du Faisan Doré, salle du premier étage. Tous les vendredis, des causeries éducatives sont faites par des camarades. Le Groupe fait une invitation cordiale à tous les anarchistes du vingtième arrondissement, ainsi qu'àux sympathisants. La même invitation est adressée aux politiciens de toutes couleurs pour qu'ils viennent défendre leur point de vue, car nos causes sont toujours contradictoires. Invitation aux contradicteurs.

Vendredi 11 janvier, une causerie par notre camarade Cognard. Sujet traité : « Peut-on être anarchiste dans une société bourgeoise ? » Tous les camarades sont priés d'être exacts à huit heures et demie, pour l'organisation de la fête.

Groupe de la Garenne. — Le camarade Coquin, 14, avenue Conté, la Garenne, prie les camarades libertaires et syndicalistes de se concerter avec lui pour la propagande. Le camarade Lachame est prié de se trouver jeudi 17, à 20 heures, à la Maison des Coopérateurs, 40, rue de la Pointe.

Groupe de Bourg-la-Reine. — Dimanche, 13 janvier, café du Centre, 30, Grande-Rue, Bourg-la-Reine, réunion de tous les anarchistes de la banlieue Sud-Ouest. Sympathiques et amis sont cordialement invités. Tous à 10 heures du matin, à Bourg-la-Reine.

Communications diverses

La Muse Rouge (22^e année). — Dimanche 13 janvier, à 20 h. 30, au siège, 49, rue de Bretagne (métro Temple ou République), goguette fraternelle par les poètes, les chansonniers et les artistes.

Une agréable soirée à passer en camarades.

Participation aux frais et taxes : 1 fr. 50 par personne ; enfants, 0 fr. 50.

Cordiale invitation à tous.

La Phalange Artistique. — Lundi 14 janvier, à 20 h. 45, Maison Commune, 30, rue de Bretagne, assemblée générale.

Organisation des fêtes ouvrières.

« Nos Chansons ». — En raison de l'anniversaire de la mort de Louise Michel, le 4^e cahier « Nos Chansons » vient d'être réimprimé. Avec les œuvres de nos meilleurs chansonniers, ce numéro contient la Chanson du chanvreur de Louise Michel.

S'adresser à Colandant, café Hutrel, 51, rue du Château-d'Eau, Paris (10^e).

Offre d'emploi. — On demande un compagnon serrurier. S'adresser bureau 10, premier étage, Bourse du Travail.

PETITE CORRESPONDANCE

Un Camarade désirerait donner des leçons de français en échange de leçons d'espagnol. Ecrire J. Lino, Foyer Végétalien, 40, rue Mathis, Paris (19^e).

Schlaix demande nouveau rendez-vous à Guinot.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le gérant : Gabriel BRAYE

Imprimerie spéciale du *Libertaire* 10-12, rue Paul-Lelong, Paris

La Librairie Sociale

9, rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

La Librairie Sociale 9, rue Louis-Blanc, Paris-10^e, peut fournir tous les ouvrages de philosophie, sociologie, sciences, littérature, éducation, hygiène, ainsi que toutes les œuvres anciennes classiques et modernes (romans, poésie, théâtre, etc.).

Nous pouvons assurer livraison de toute commande dans le délai le plus bref et nous répondons à toute demande de renseignements concernant la librairie.

Il ne nous est pas possible actuellement de donner suite aux commandes à crédit ou contre remboursement. Nous prions donc nos clients de vouloir bien nous adresser le montant en même temps que la commande.

Classiques Flammarion

LEIBNIZ
Nouveaux Essais sur l'entendement humain 1 vol.
MAISTRE (Xavier de)
Œuvres 1 vol.
MALEBRANCHE
Recherche de la vérité 2 vol.
MARIVAUX
Théâtre choisi 1 vol.
MOLIERE
Théâtre 4 vol.
MONTAIGNE
Essais 4 vol.
MONTESQUIEU
L'Esprit des lois 2 vol.
D'autres persanes 1 vol.

Aux groupes de l'Union Anarchiste, aux Syndicats, aux Bourses du Travail, aux Coopératives, en un mot à tous les groupements d'avant-garde, nous accordons une remise de 20 0/0, quel que soit le montant de la commande. Cette remise doit être calculée sur les prix de vente des ouvrages et non sur les prix franco. Les frais de port ne sont pris à notre charge que pour les commandes dont le montant est supérieur à 100 fr.

Adresser les commandes à Soubervielle, Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris-10^e.

Chèque postal : Soubervielle 598-35, Paris.

MUSSET (Alfred de)
Comédies et Proverbes 2 vol.
La Confession d'un Enfant du siècle 1 vol.
Contes 1 vol.
Œuvres posthumes X 1 vol.
Mélanges de littérature et de critique 1 vol.
Nouvelles 1 vol.
Poésies nouvelles (1836-1852) 1 vol.
Premières Poésies (1829-1835) 1 vol.
OVIDE
Les Métamorphoses 1 vol.
PASCAL
Pensées 1 vol.
Les Provinciales 1 vol.
PELLICO (Silvio)
Mes Prisons 1 vol.
PERRAULT (Charles) et AUNOY (Mme d.)
Contes 1 vol.
RABELAIS
Œuvres 2 vol.

RACINE
Théâtre 1 vol.
REGNARD (Mathurin)
Œuvres complètes 1 vol.
RONSARD
Œuvres choisies 1 vol.
ROUSSEAU (Jean-Jacques)
Du Contrat social. — Lettre à d'Alembert 2 vol.
Emile ou de l'éducation 2 vol.
Julie ou la Nouvelle Héloïse 2 vol.
SAINT-AUGUSTIN
Les Confessions 1 vol.
SCHILLER
Marie Stuart. — Les Brigands. — Guillaume Tell 1 vol.
SCOTT (Walter)
Ivanhoe 2 vol.
La Jolie Fille de Perth 2 vol.
SEVIGNE (Mme de)
Lettres choisies 1 vol.
SHAKESPEARE
Œuvres dramatiques X 8 vol.
SOPHOCLE
Théâtre 1 vol.
SPINOZA
Ethique 1 vol.
STENDHAL
La Chartreuse de Parme 1 vol.
TASSE (Le)
Jérusalem délivrée 2 vol.
VIGNY (Alfred de)
Cinq-Mars 2 vol.
Poèmes antiques et modernes 1 vol.
Servitude et Grandeur militaires 1 vol.
Stello X 1 vol.
Théâtre 2 vol.
VILLON (François)
Œuvres X 1 vol.
VIRGILE
L'Énéide 1 vol.
VOLTAIRE
Dictionnaire philosophique 1 vol.
Histoire de Charles XII 1 vol.
Romans 2 vol.
Siège de Louis XIV 2 vol.
WISEMANN
Fabiola 1 vol.

Poésies

APOLLINAIRE (Guillaume) 6,75
Alcools 7,20
BARBUSSE (Henri)
Pleureuses 7,50
BATAILLE (Henry)
Le Beau Voyage 5,75
La Divine Tragédie 5,75
La Quadrature de l'amour 10, »
BAUDASSÉ (Justine)
Intimités et Révoltes 3,50
BAUDELAIRE (Charles)
Les Fleurs du mal 6,75
Petits Poèmes en prose. — Paradis artificiels 4,90
BIZET (Eugène)
Verrues sociales 1,50
BOUCHER (Maurice)
Les Poèmes de l'amour et de la mer 5,75
Choix de poésies 5,75
CORBIERE (Tristan)
Les Amers 5,75
DUHAMEL (Georges)
Compagnons 5,75
Élégies 5, »
Dans l'ombre des statues 7, »
DUIARDIN (Edouard)
Le Délassement du guerrier 4,50
Poésies 5,75
GARNIER (Noël)
Le Don de ma mère 6,75
Place Clichy 7,50
GUERIN (Charles)
Le Cœur solitaire 7, »
L'Homme intérieur 6,50
Le Semeur de cendres 6,50
GOURMONT (Remy de)
Diversissements 6,50
HENRY-JACQUES
Nous, de la Guerre 5,75
HUGO (Victor)
Les Chansons des rues et des bois 7,50
L'Art d'être grand-père 8,10
Les Châtiments. — L'Année terrible 7,50

franco
Les Contemplations 7,50
Feuilles d'automne. — Les Chants du crépuscule. — Les Voix intérieures. — Les Rayons et les Ombres 7,50
La Légende des siècles, 2 vol. & 8,10
Odes et Ballades. — Les Orientales 7,50
HUGUES (Glovis)
Les Evocations 5,75
IBSEN (Henrik)
Poésies 5,75
JAMMES (Francis)
De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir 7, »
Le Triomphe de la vie 6,50
JOUVE (P.-J.)
Hôtel-Dieu 7, »
LAFORGUE (Jules)
Poésies complètes, 2 vol. & 5,75
LARRIGUY DE CIVRIEUX (Marc de)
La Muse de sang 2, »
LEAUTAUD (Paul) et VAN BEVER
Poètes d'aujourd'hui (Anthologie et Biographie) 5,75
LEBESGUE (Philéas)<